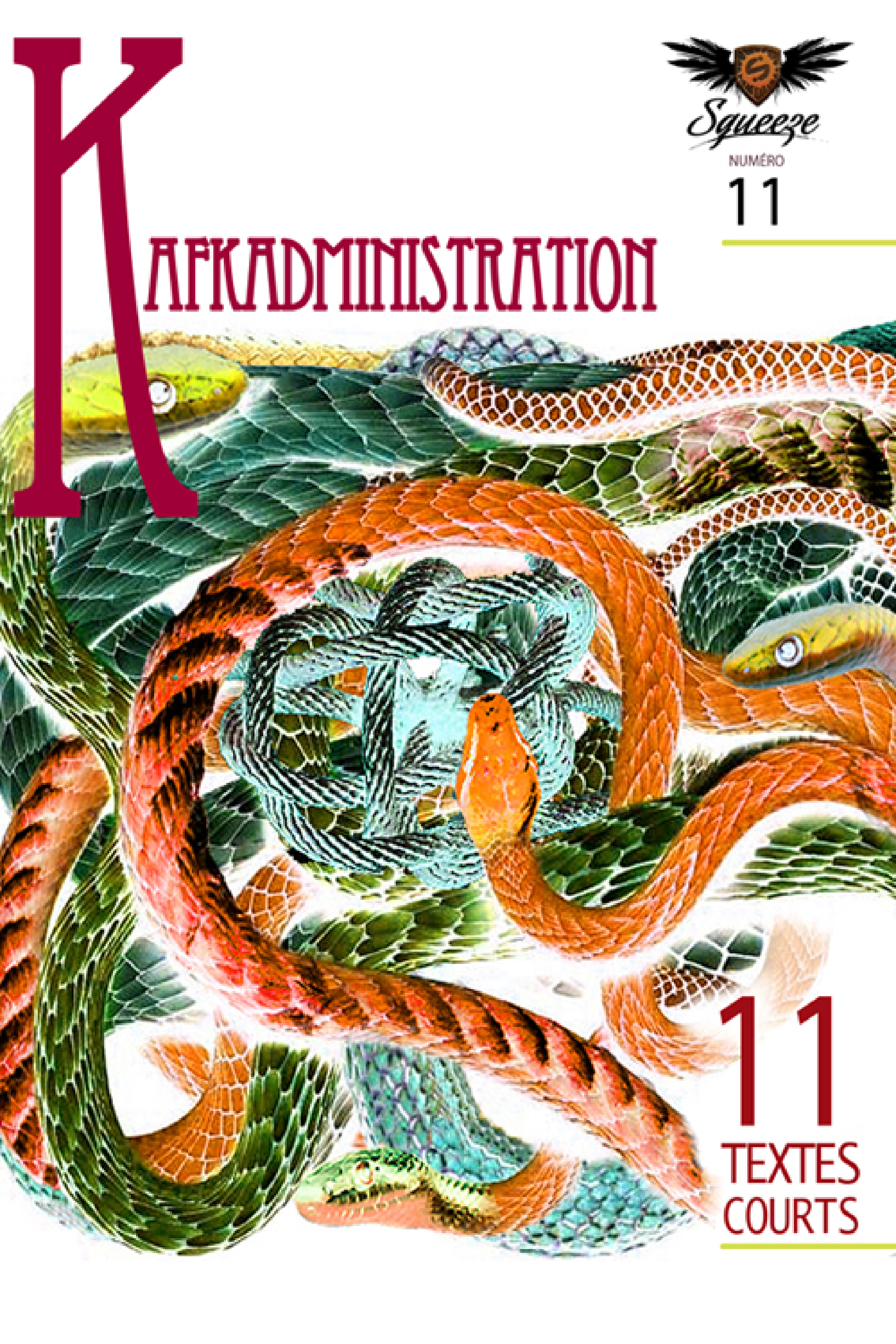

Squeeze
NUMÉRO
11
KAFKADMINISTRATION
11
TEXTES
COURTS

SOMMAIRE

Deux hommes sans histoires

Christine S. Moiroux

Dans ce témoignage il ne se passe rien, il ne se passera probablement rien, jusqu'à la fin.

Ils remontent le rideau de fer de l'agence, une agence de voyage d'État pour deux administrateurs. Des gestes coutumiers dans la moiteur d'une mousson féroce, voici ce qui les attend aujourd'hui comme tous les jours depuis qu'ils ont hérité du poste de leurs propres pères trente ans plus tôt. L'habitude ne les effraie pas, bien au contraire, ils savourent avec modération et inconscience la plénitude d'une vie réglée, à Cochin, leur ville, celle des marins, chinois, hollandais, anglais puis portugais. Eux sont Indiens depuis des générations et fonctionnaires depuis deux. Ils ne voyagent pas, ils n'en ont ni le désir, ni même l'idée, même s'ils en avaient les moyens. Voici deux générations que leurs familles, comme les deux doigts de la main, dans une entente parfaite, sans aspérités, sans nuages font fonctionner cette agence. À ce propos, et cela surprendra, face à la porte grand ouverte sur le trottoir, deux portraits en noir et blanc accrochés au mur gris attirent le regard. Un voyageur inattentif pourrait penser que ce sont les images des deux gratte-papiers assis au fond du bureau. Pas du tout, l'aspect suranné des clichés montre clairement que ce sont leurs pères. La ressemblance des regards, la

forme des yeux, des lèvres, l'implantation des cheveux des deux hommes d'un autre temps sont des copier-coller de leurs fils assis à leurs places respectives dans ce bureau depuis trois décennies.

Trente ans. Ils auraient pu s'exclamer : « Que le temps passe vite, on a l'impression que c'était hier ! », en fait le temps ne passait pas, seul le présent immuable, plat existait pour eux. En effet, outre les épisodes inévitables et naturels de la vie familiale, il ne se passa rien, aucune aspérité, aucun accro, absolument rien qui puisse être relaté concernant la vie de ces deux hommes. Aucun événement notable ni dans les affaires ni en famille n'avait perturbé l'ordre des choses qui les entourait. Enracinés dans la touffeur de Cochin, voilà ce qu'ils étaient. Je mens ! Je mens ! En effet, trois affaires marquantes firent date dans le train-train de leur existence. La troisième concerne une dispute entre copains. Les premières ont marqué les deux générations et figurent de ce fait en bonne place, accrochées au mur de l'officine de part et d'autre de l'horloge. À savoir à gauche : le transport de Gandhi quand il vint à Cochin en 1930 pour plaider la désobéissance civile visant à la suppression des impôts. En témoigne un sous-verre où l'on distingue le Mahatma posant devant une voiture d'une époque trop récente et de façon si peu vraisemblable qu'un œil même inattentif démasque la supercherie. Bref. Le second événement concerne la location de la limousine à une date non spécifiée lors d'une visite officielle de la Reine d'Angleterre, Elizabeth elle-même. Le photo-montage, comme le précédent, ne convainc que les crédules. Mais, en définitive, personne ne prête attention à ces enfantillages car le bureau est surtout renommé pour ses services de taxis, bus, cars, certes peu confortables mais propres et ponctuels.

Passons au troisième fait qui, celui-là, eut assurément lieu. On ne peut qu'en faire des choux gras tant il n'y a rien d'autre à raconter à

propos de ces deux hommes. Donc, un jour, en temps et en heure, des amis étaient passés au bureau comme à l'accoutumée, l'un d'eux était contrarié au plus haut point pour une histoire de Musulmans, de Catholiques, d'Hindous qui touchait à l'organisation du pays. Ce soir-là la lune devait être pleine car la discussion tourna à l'aigre et ils en vinrent presque aux mains tandis que quelques éclats de voix retentirent dans le bureau. Fallait-il que le sujet leur tienne à cœur pour en arriver là ! Certains de leurs amis émirent l'idée que le sujet était assez grave pour pardonner quelques échauffements, mais les bureaucrates entendirent cette fausse note d'une mauvaise oreille et décrétèrent que tel scandale était inadmissible. Ils eurent tôt fait d'endiguer le remous en bannissant de leurs réunions le fauteur de troubles, un ami de longue date d'ailleurs. De même, ils décidèrent à l'unanimité d'accrocher un écriteau juste en face de la porte d'entrée : « ICI ON NE PARLE PAS POLITIQUE ». En somme, pas de cris et surtout pas de vagues c'est ainsi qu'ils avaient été élevés.

Le calme retrouvé,– on aurait tendance à penser pour l'éternité – ils se remirent à leurs écritures. Leur univers, protégé des intempéries derrière des murs épais, leur garantit stabilité et sécurité. Ils ont tout ce dont ils ont besoin à portée de main, de regard, de voix depuis longtemps. Tout est terriblement à sa place ici. Aucun bémol au tableau, une nature morte vivante orchestrée par la course régulière de l'aiguille de la pendule soigneusement remontée au juste moment – comme il se doit, assurément –. De saisons sèches en moussons les deux hommes, vissés sur leurs sièges derrière leurs bureaux disposés en angle parfaitement droit au fond de la pièce à gauche de la porte d'entrée, accueillent imperturbablement les clients, notent et gomment rarement. L'un assis en bout de bureau, face à la minuscule télévision éteinte, – sauf les jours de match de polo ou de foot – sans sourciller,

consigne des chiffres dans un registre énorme, un seul, il est le chef. Assurément. L’autre, une pile raisonnable de cahiers de commandes devant lui, installé face à la porte de façon à voir entrer les clients, répond aussi au téléphone. Tout en prenant les appels, d’un geste compulsif il redresse minutieusement – on s’en doute désormais – le cahier aligné à un centimètre du rebord de la table et, les stylos l’un d’encre bleue, l’autre d’encre rouge, rangés de façon scrupuleusement parallèle. Si l’atmosphère pesante de la mousson les incommode, ils allument les deux ventilateurs de plafond qui seuls s’agitent dans l’air figé de l’officine et, quand la pluie se précipite à seaux sur le bitume surchauffé, ils se jettent un coup d’œil complice et confiant, car ils savaient depuis une heure, de chiffres en libellés, que le vent apporterait la fraîcheur attendue. Il suffisait de se montrer patient.

Deux millimètres de répit, un appel poste numéro deux, trois sonneries, pas plus, c’est la règle tacite, quelques mots polis, mesurés, il raccroche, tend la main vers un petit carnet et l’annote avant de le refermer et de le poser exactement à la même place d’un geste mesuré. Un autre appel, quatre sonneries, le boss relève imperceptiblement la tête, une demi-seconde le sourcil froncé, le temps de poser le crayon, le premier décroche. Voilà l’autre rassuré. Le premier s’empare d’un coupon, griffonne quelques mots bien alignés et dépose le document dans une corbeille posée à sa gauche. Là. Une connaissance entre au même moment, l’homme voudrait par ses bavardages briser cette terrible harmonie, douce routine linéaire ponctuée de quelques rares paroles complices, de sourires, parfois échangés par les deux hommes. Le visiteur s’assoit, tente vainement d’accaparer leur attention, ils répondent du bout des lèvres tant ils sont absorbés par leur tâche méticuleuse. Matin 8h, soir 22h. Immuables. Enfin, voilà deux hommes qui s’ingénient sérieusement à faire voyager les autres, ceux

qui follement désirent rompre avec le ronron de vies trop réglées.

C'était compter sans la destinée.

En effet, celle-ci frappa, sans aucun détour. Ils y étaient si peu préparés qu'ils ne comprirent pas tout de suite ce qui arrivait. Pour résumer l'affaire, c'était il y a dix ans, un tsunami s'abattait sur le Japon, une vague collatérale submergea les anciens quartiers portugais de Cochin où ils avaient laissé le matin même à 7h30 : femmes-enfants-petits-enfants, chiens, chats ; sans compter leurs maisons, voitures et jardins avec poissons dans bassin. Les uns moururent, les autres furent ravagés, tous disparurent. Quand la vague déferla à la vitesse d'un cheval de course et balaya tout sur son chemin, une rumeur enfla au bazar, parvint jusqu'à eux et poursuivit son chemin jusque dans les tuyaux des radios, des télés, des journaux du monde entier. Mais eux, pris dans la discipline quotidienne ne pouvaient imaginer qu'il en serait autrement jusqu'à leur dernier souffle. Quand ils entendirent la rumeur passer, ils ne se sentirent pas concernés, et, comment auraient-ils pu ? Il fallait répondre à la demande de véhicules qui flamba tout à coup. La police réquisitionna les taxis et même les bus qui servirent d'ambulances, tant les blessés étaient nombreux à la périphérie du cataclysme car en son centre il ne restait absolument plus rien.

La ville était sens dessus dessous et dans le bureau, avec un calme impressionnant de professionnel ils réglèrent toutes les difficultés qui se présentèrent. Sacrée journée, rondement menée, sans anicroche ! Toutefois 22h00 venait de sonner, il était temps de rentrer. Leur torpeur les quitta insidieusement quand ils constatèrent les dégâts de plus en plus graves à mesure qu'ils s'enfonçaient dans la vieille ville. Parvenus à un pâté de maison de chez eux, ils furent arrêtés par un peloton de policiers. On leur expliqua que des équipes de sécurité

étaient en train de chercher des rescapés mais que personne et presque rien ne restait debout. Ils n'avaient pas imaginé jusqu'à cet instant, dans la certitude où ils avaient ancré leur vie, qu'une broutille l'aurait entachée. Alors une catastrophe d'une telle ampleur était tout bonnement inconcevable. Toute la journée ils avaient compté sur leurs épouses pour régler les problèmes domestiques, comme à l'accoutumée. Simplement, là, tout était anéanti, leur famille, leurs biens. Il ne leur restait que leur scooter sur lesquels ils remontèrent pour retourner à l'agence puisque c'était le seul endroit où ils pouvaient se réfugier.

Dès le lendemain, par la force même des choses, le cœur des deux hommes n'était plus là, personne ne s'en douta cependant. Du point de vue des voyageurs rien n'avait changé dans l'officine, c'était remarquable et ils le remarquèrent : chaque objet était resté à sa place au milieu du chaos de la ville ; leurs gestes et leurs paroles demeuraient retenus. Devant telle constance, et ceci pendant des années après la catastrophe, les observateurs présumèrent qu'ils étaient insensibles. C'était faux : alors qu'avant ils parcouraient un couloir où leur vie se déroulait toujours à la même petite vitesse, après, pour se protéger du malheur, les deux hommes se claquemurèrent dans leurs habitudes pour surmonter l'inconcevable. En somme, un carcan enserrait si fort leur vie qu'il les maintenait jusque dans la plus grande adversité. La différence, c'était le silence ayant remplacé la petite musique qui tient au cœur des gens heureux. Le silence régnait désormais sur les larmes dissimulées dans leur cœur. Cela n'était pas visible mais l'essentiel est invisible… apparemment.

On aurait simplement juré qu'il ne s'était rien passé toutefois… C'est ainsi qu'ils vécurent dans la médiocre plénitude de la routine leur 542ème vie sur les 3500 que durera leur éternité, selon leur


religion.

Plan de carrière

Véronique Gault

Le DG avance à grands pas dans le couloir de l'entreprise au rythme de l'air de rock qu'il a dans la tête. Il frappe d'un coup de poing aux portes situées de chaque côté du couloir, les ouvre.

— Debrief' dans une minute dans la salle de réunion ! Martin ! Sonia ! On y va !

Il s'arrête un instant à la porte d'un bureau.

— Vanessa, chérie, c'est maintenant. Laisse tomber ton café, le mien est meilleur (il lui fait un clin d'œil).

Roland sort de son bureau et lui emboîte le pas, un dossier vert sous le bras.

— J'ai eu le cabinet du ministre en ligne. Ils sont chauds bouillants pour notre projet, dit-il avant d'entrer dans la salle.

— Ah oui ?! (le DG prend le dossier vert et l'ouvre) Pas mal. (il entre dans la salle) Tu vas tout nous dire (il laisse tomber le dossier sur la table).

Martin, Sonia et Vanessa entrent à leur tour. Sonia va pour fermer la porte, mais Olivier la retient et entre. Chacun s'assoit autour de la table.

— Où est William ? demande le DG.

— Pas arrivé, répond Roland.

— Tant pis, on commence (il ouvre son propre dossier devant lui, puis il le referme d'un coup sec, se relève et ouvre la porte de la salle). Catherine, bordel de merde ! J'avais dit le dossier CEP !! (il retourne s'asseoir) Chier. Merde. (il se reprend) Je vous demande une minute de patience, le temps que cette....cette… Bon bref.

Catherine entre quelques secondes plus tard et lui tend le bon dossier. Le DG lui retire des mains sans un mot et enchaîne aussitôt.

— Marion... Pardon, Sonia. Excuse-moi, je confonds avec la blonde des expéditions. On en est où sur les indicateurs ?

Sonia le fusille du regard. Elle claque sa langue, agacée, et se lance.

— Alors, au niveau 2, on a le nombre et la typologie des bénéficiaires, ceux reconnus TH, leur répartition par CPS selon la norme Insee, le pourcentage des demandes qualifiées, et j'en passe. Le problème, c'est que ces indicateurs devront bénéficier d'un avis du CNEFOP. En attendant, on ne peut que les envisager.

— Envisageons, envisageons, répond le DG sans lever le nez de son dossier.

— Il va falloir également statuer sur ceux que nous retiendrons et figer les données brutes que nous soumettrons à la DGEFP, notamment au niveau des dates qui nous permettrons de positionner un indicateur de délai.

Le DG desserre son nœud de cravate et souffle en regardant vers la fenêtre.

— Il fait chaud, non ?

Chacun, autour de la table, acquiesce.

— Olivier ? Les tableaux de bord ? demande-t-il, poursuivant son tour de table.

— Ils sont en bonne voie. En revanche, il faut tenir compte des éléments d'appui qui viennent corroborer la thèse de la déstructuration

de l'interlocution. Le groupe de travail porté par Vanessa (Olivier se tourne vers Vanessa en souriant), dont je salue le remarquable investissement, a mis en place des circuits de validation préalable en termes d'éligibilité. Ces circuits auront un impact majeur sur la traçabilité des indicateurs.

À cet instant, la porte s'ouvre brutalement et William entre, essoufflé et le visage rouge.

— Veuillez excuser mon retard, j'ai eu un problème de métro, quelqu'un qui s'est jeté sur la voie et qui...

— Oui, bon. Assieds-toi.

— Les éléments de synthèse que vous trouverez en page trois du document que je vous ai adressé hier, reprend Olivier, auront un impact plus que probable lorsque nous arriverons à la phase de dématérialisation.

Le DG l'interrompt d'un geste de la main.

— On verra après avec Martin. Vanessa, le niveau 1 ?

— Eh bien, l'accueil devra se faire autour de la question du développement de l'employabilité du bénéficiaire et de la sécurisation de son avenir professionnel. Voire lui soumettre une perspective de pluri-activité (elle se gratte la gorge et se redresse légèrement en pointant ses seins en avant). Si la problématique CEP n'est pas identifiée, il faudra l'orienter vers un autre service du SPRO.

— Ça semble évident.

Un brouhaha se fait entendre autour de la table. Chacun y va de son constat personnel quant à l'évidence de la solution proposée par Vanessa. C'est à ce moment-là que Roland intervient.

— Peut-être que William pourrait nous parler du niveau 3 ? demande-t-il avec un sourire sournois à l'intention du DG.

William se déplace d'une fesse à l'autre sur sa chaise, se racle la

gorge et regarde, gêné, ses collègues.

— Je...je... j'ai oublié mon dossier, balbutie-t-il.

Une rumeur narquoise se répand dans l'atmosphère.

— J'imagine, cependant, que tu le connais bien ton dossier, non ? poursuit Roland, dans une tentative de déstabilisation qui s'avère efficace.

— Eh bien, commence William, hésitant, je dirais que... qu'avant le niveau 3, il y en a deux autres (murmures dans la salle) et que le conseiller doit orienter le bénéficiaire efficacement.

— Sans blague ?! ironise Roland.

— Oui, si le référent du niveau 1 a débroussaillé le terrain, le conseiller qui agit aux niveaux 2 et 3 est en phase de... conseil.

Le DG se lève brusquement, réajuste sa cravate et se dirige vers la fenêtre. Il y a aussitôt un silence de plomb dans la salle. Puis il se retourne.

— Écoute, William, je vais te la faire courte. Soit tu suis ton dossier sérieusement, soit je le passe à Roland qui saura parfaitement le gérer. C'est clair ?

Roland jubile intérieurement. Le rose lui monte aux joues.

— Oui, répond William, en baissant la tête. Parfaitement clair.

— Alors tu sors de cette salle, tu me retrouves ce foutu dossier, et tu ne remets les pieds ici que quand tu l'as trouvé.

William se lève et sort sans un regard pour ses collègues.

Ils me font tous chier, pense-t-il en regagnant son bureau. Je ne suis pas fait pour ça, je ne comprends rien à leur jargon de merde, à leurs discours formatés. Et cette grosse enflure de Roland qui m'humilie devant tout le monde.

William arrive à son bureau, allume son PC, et regarde fixement

l'écran. Un peu plus loin, Catherine l'observe. « J'aurai voulu être un artiste », chantait Claude Dubois. William aussi, mais il a pris un train qui n'était pas le bon, à une heure de pointe où il n'y avait que peu de place pour s'asseoir. À quarante ans passés, il a balayé ses rêves d'adolescent, ceux où il était certain que la touche de bleu qu'il aurait déposée sur la toile l'emmènerait hors du cadre. Il se tourne vers Catherine qui baisse les yeux, prise en flagrant délit. De quoi ? D'apitoiement ? Ce serait donc le seul sentiment qu'il inspirerait dans ce monde dans lequel il s'est installé malgré lui ? Et cette douleur lancinante qui le mine et le dévore. Et s'il ne le retrouvait pas, ce foutu dossier, comme dit le DG ? S'il refilait le bébé à Roland ? S'il partait, là, maintenant ? S'il prenait le métro pour rejoindre la place des fêtes ? S'il prenait ses audaces à bras le corps pour les secouer et qu'elles explosent ? Il faut que ça change.

— Il faut contractualiser l'interfaçage avec la DGEFP et les Maisons de l'emploi. Seuls, on va dans le mur, explique Martin, l'informaticien, à ses collègues. Il faut mettre en place un outil décisionnel en y intégrant une partie des indicateurs, les tableaux de bord, le tout accessible aux opérateurs qui adapteront leur SI. Et bien sûr, à iso moyens. Et en tenant compte des process de chacun, cela va de soi.

— Martin, l'interrompt Olivier. Si je souscris volontiers à l'idée de cohésion d'ensemble, je m'interroge sur la problématique ouverte des têtes de réseaux. Le motif de contact du niveau 1 est-il nécessaire dès lors qu'il est potentiellement variable lorsque le bénéficiaire entrera en phase de conseil ?

— Je les emmerde, les têtes de réseaux, répond le DG. Ils nous les brisent avec leurs questions. On ne va pas tout bloquer pour des

broutilles pareilles. Martin, arrange-toi pour avoir la structure des données extractibles des SI de chaque opérateur.

Il se lève, se verse un verre d'eau à la fontaine.

— Quelqu'un en veut ? Non ? Vanessa ?

Vanessa accepte. Il lui apporte un verre d'eau et lui caresse discrètement le bras au passage. Puis il ouvre la porte.

— Catherine ! Dites à la DRH de venir immédiatement !

Il referme la porte en la claquant.

L'un après l'autre, les participants à la réunion se lèvent pour se servir un verre d'eau. Seule Vanessa reste assise. Elle regarde le DG en papillonnant des yeux.

— Ouh, elle est glacée, cette eau, dit-elle. Ça fait du bien (elle déboutonne le haut de son chemisier).

On cogne à la porte. Catherine ouvre la porte de l'extérieur et laisse passer la DRH.

— Entrez, madame Salvadore, asseyez-vous, dit le DG.

— Salvatore

— Pardon ?

— Mon nom est Salvatore. Pas Salvadore.

— Oui, bon, peu importe, répond le DG en secouant la main devant lui. Vous en êtes où du recrutement des conseillers ?

— Et bien, sur les huit candidatures reçues, nous en avons sélectionné deux qui pourront se partager Paris. Un conseiller au nord et un autre au sud. Les permanences seront assurées dans une Maison de l'emploi.

— Ils débutent quand ?

— Le cinq janvier, comme convenu.

Le DG s'enfonce dans son siège. Il desserre à nouveau sa cravate et pose ses mains sur son ventre, satisfait.

— Bien ! On est prêts, non ?

— Absolument, intervient Olivier. Je tiens d'ailleurs à saluer ce bel investissement collectif, et je...

— Mesdames et messieurs, poursuit le DG sans l'écouter, n'oubliez jamais que derrière tout cette chaîne de process, il y a des êtres humains qui sont en souffrance, et qu'il faut aider du mieux que nous pouvons. Le CEP, hein, je vous le rappelle, c'est le Conseil en Évolution Professionnelle. Qui dit Conseil dit Écoute et Attention. Je compte sur vous pour que tout soit en place le cinq janvier. Le ministère nous a à l'œil. Nos moyens humains, financiers et techniques doivent être irréprochables. Si nous réussissons ce défi, c'est tout bénéf pour nous.

— Et pour les êtres humains en souffrance, un peu aussi, risque Sonia.

— Oui, bien entendu, ça tombe sous le sens (il ricane). Mesdames et messieurs, je vous remercie, la séance est levée.

Martin, Sonia, Olivier, Vanessa, Roland, madame Salvatore et le DG se lèvent. Ils reprennent leurs dossiers. Certains s'attardent à discuter, les autres quittent la salle. En passant devant le bureau de William, le DG s'arrête.

— Alors, William, ce dossier, il est où ?

William le regarde, consterné, presque effrayé. Il ne sait pas quoi répondre, est incapable de bouger un doigt, une main. Il est tétanisé et aucun mot ne franchit le mur de sa stupeur. Cinq secondes s'écoulent. Puis, William se lève, enfile sa veste, récupère quelques affaires sur son bureau et s'arrête à la hauteur du DG.

— Dans ton cul.

— Pardon ?! répond-il en écarquillant les yeux.

— Il est dans ton cul ton dossier de merde, fils de pute, dit William.

***

Voilà maintenant six mois qu’il est au chômage. Il est fier d’avoir quitté cette boîte. C’était un acte révolutionnaire, une bravoure dont il ne se sentait plus capable. Il a tenté ensuite de se remettre à la peinture, mais sans grand résultat. On n’interrompt pas un élan passionné pendant quinze ans sans gravir à nouveau les barreaux de l’échelle un à un. Il est désormais tout près du sol, et il a des poids dans les muscles. Toutefois, le courage qu’il a eu ce jour-là le stimule. Il se dit qu’il n’a pas fait tout ça pour revenir à un compromis fumeux. Cependant, il doit y avoir un entre deux, une activité qui lui permettrait de gagner sa vie avec quelque chose d’intéressant. Mais il en ignore le moindre atome. Oui, il aime la peinture, la musique, les voyages. Vit-on de ce qu’on aime ? Le conseiller de Pôle emploi lui a donné un numéro de téléphone. Quelqu’un l’aidera à s’orienter vers une nouvelle voie.

— Allô ? (une voix féminine l’accueille)

— Bonjour, je souhaite connaître, euh... savoir ce que je pourrais faire dans la vie. Enfin, dans ma vie future. Enfin non, je veux dire…

— Donnez-moi vos nom, prénom, date de naissance.

William obtempère et décline son identité. Il explique sa situation.

— Je vais vous adresser par mail, reprend la voix féminine, une fiche de liaison qu’il vous faudra remplir, et me la renvoyer scannée, toujours par mail. Vous êtes à ce stade au niveau 1. Je vous mettrai ensuite, dès que les informations que vous nous aurez transmises seront intégrées dans le système informatique de notre opérateur, en contact avec un conseiller de niveau 2 qui évaluera si vos compétences sont transférables et vers quels dispositifs vous orienter. J’entends par

là un bilan de compétences, une VAE, un CIF, de façon à finaliser votre projet. Donnez-moi votre adresse mail, s’il vous plaît.

William raccroche sans répondre. Il se fait un café, met une toile sur son chevalet et prend ses pinceaux.

Anthropocène

Le Golvan

La bonne dame tire sec entre ses ongles rouge sang sur son carnet à souches et me tend le bordereau de reçu que je glisse dans mon calepin de compta portatif tout en remplissant de mon côté le talon du chèque que je viens de lui coller sous le décolleté et qu'elle tamponne illico à l'ordre que j'avais sciemment laissé vierge, pour le coup, dans un geste assez classe de fraude fiscale entendue, que ce soit par exemple sa vieille tante qui encaisse et blanchisse les sous de la bonne dame, si elle en a encore une, de tata, car je suis tombé sur une bonne dame bien tapée à y regarder de près, sans compter que l'intérieur commence à refouler un peu, un brin d'air soulagerait, mais ne réfléchissons pas trop pour le coup car il reste tout un tas de paperasses à renseigner avant je ne remonte sur Paris rejoindre ma douce et tendre, d'ailleurs mon chèque numéro CL723990 rejoint lui aussi son classeur à soufflets d'un jaune extrêmement vulgaire et la voilà qui sort sa calculette pour un passe-passe éclair de TVA, sans que je puisse vérifier par-dessus son épaule si elle cotise à la caisse du service à la personne ou si elle est simplement libérale, voire à la caisse de retraite ; 5.5%, 9.5, 19.5, 20 et demi ou autre, parce qu'à la vitesse où elle défiscalise, j'ai soit affaire à une pro aguerrie (et c'est vrai qu'à mieux la regarder maintenant que je la vois de face, elle fait un peu

usée, même en rousse) ou bien j'opterais pour une de ces entrepreneuses cavalières, sans état d'âme, pour qui le petit commerce départemental n'est plus seulement un turbin sans âge mais un sacerdoce, si bien que brusquement ça m'échappe (encore une fois) et je lui demande, comme ça : « À quelle caisse tu cotises, toi ? », tout en lui disant dans ma précipitation que moi (aussi) je suis dans l'abattage (je mens ; en fait, je suis poète), histoire de créer un lien humain dans ce monde sans âme, une confiance (une carte fidélité ?), et elle de me répondre tout à trac, toujours sans une œillade sur mon beau visage rosé de poète et avec sa voix de chauffeur routier, qu'elle est intermittente du spectacle et qu'elle tourne aux frais réels, au diesel (on n'a pas roulé deux mètres !), frais de teinturerie (elle parle sans doute de ses cheveux), CERFA et fournitures de bureau à gogo (elle se croit au ministère ?), coiffeur (ce n'est pas à ça que je l'avais repérée), la « trithé » (connais pas cette ligne là, encore une niche fiscale), frais de représentation (faudrait aussi que Bercy tienne a minima compte des retours clients…), vêtements de travail (Ça va bien ! Elle n'est quand même pas en bleu de chauffe, et même en hiver !), elle ne compte pas les clopes tout de même (j'aurais aimé dans l'absolu qu'elle m'en offre une après coup), elle plaint ses collègues à la défonce qui ne peuvent rien déduire, et puis sans oublier les tombereaux de boîtes de capotes.

Chute libre

Marlène Tissot

Au bureau A (comme *Accueil*) on me demande d'exposer mon cas. On m'explique que c'est pour mieux me guider, pour rediriger les gens comme moi (mais avec des cas différents) vers le bureau le plus approprié (au dit cas).

Notez : ici on ne parle pas de problème. On fait grand cas du vocabulaire. C'est important de ne pas faire peur avec des mots comme *problème*. Ici, on vient exposer son cas, pas déballer ses problèmes. Il y a d'ailleurs des casiers à l'entrée où il est vivement conseillé de déposer ses encombrants et ses nuisibles. Parapluies, vestes, mouchoirs usagés, enfants en bas âge, problèmes… (liste non exhaustive) avant de se rendre bureau A (comme *Avant tout*).

Au bureau A, où je viens d'exposer mon cas, on m'explique que cela risque d'être un peu compliqué, qu'ils n'ont jamais vu de cas comme le mien, ou alors si, peut-être une fois, mais c'était différent : la personne dans mon cas ne possédait pas mon redoutable physique de bon aryen. Et ça, ça change tout ! Alors, peut-être, me suggère-t-on, si ce n'était pas trop me demander, je pourrais éventuellement me faire teindre les cheveux et revenir plus tard ? On m'enverrait alors bureau C (comme *Cas Courants*). Évidemment, c'est trop me demander, qu'est-ce qu'ils croient ? Trop c'est trop ! Après tout, je ne vois pas

pourquoi je devrais avoir honte de mes attributs génétiques ni en quoi mon apparence physique peut modifier le cas de mon cas. On me dit que c'est comme ça. Point final. Et que si je continue à faire la forte tête, on m'enverra bureau D (comme *Discipline*). D'accord, je dis, je vais me calmer. Mais mon cuir chevelu est beaucoup trop sensible. Il ne survivrait pas à une coloration. Je suis désolée. Alors on fait quoi ?

Le bureau A soupire fort. On dirait un courant d'air et les parois en agglo tremblent un peu. Une porte claque. Le bureau A se recompose un sourire professionnel et me tend un imprimé. Simple formalité, me dit-on. Je dois y indiquer mon identité civile et répondre à quelques questions anodines relatives à mes orientations politiques, religieuses et sexuelles. Il me faut ensuite déposer le document complété et signé au bureau B (comme *Bienvenue*) avant de me diriger vers le bureau K (le bureau pour les cas qui sont des cas à part). On me prévient que l'attente y est plus longue qu'aux autres bureaux parce que beaucoup de gens ordinaires sont persuadés d'être des cas à part (les pauvres…) On me dit que si toutefois je change d'avis, et compte tenu de ma fragilité capillaire, une perruque fera l'affaire pour qu'on me redirige vers le bureau C. Je décline le plus poliment possible, histoire d'éviter le bureau D (comme *Discrimination*) mais je décline tout de même parce que je n'ai pas honte de mes gènes. Et puis j'emmerde l'amalgame ! Hitler n'est pas mon père. Je n'ai même jamais foutu un pied en Allemagne, bordel !

Dans la salle d'attente du bureau K, on sépare les personnes en deux groupes. Les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. On nous explique que c'est pour la fouille. Un homme fouille les hommes et une femme fouille les femmes. Question de respect de l'intimité. Un petit malin lève la main et demande la raison de cette fouille. Il est immédiatement rapatrié bureau D (comme *Déconne pas, mec* !) et plus

personne ne moufte. On écarte les bras et les jambes, comme dans les films américains.

Après que tout le monde a été fouillé, sauf les nouveaux arrivants parqués dans un coin avant l'heure de la prochaine fouille, chacun cherche sa place. On dirait un jeu de chaises musicales. On s'occupe comme on peut. *Candy Crush* bat des records d'audience sur les écrans tactiles. Les allers-retours vers les toilettes sont supervisés pour éviter les embouteillages inutiles. Au-dessus des lavabos, une pancarte nous informe qu'il est formellement interdit de laisser la moindre trace ADN sur le rebord de la cuvette sous peine de redirection au bureau S (comme *Sanction*).

Trois heures, quarante et une minutes et dix-sept secondes après mon arrivée, on me convoque enfin à l'intérieur du bureau K où je dois à nouveau exposer mon cas. « J'ai perdu mon emploi, j'ai perdu mon logement, j'ai perdu ma dignité et mon envie d'aimer. Dehors il fait froid et j'ai super faim ! », je dis à bureau K, parce que ses yeux sont doux et que j'entrevois l'espoir d'une chance ou juste d'un sandwich jambon-beurre. Mais bureau K se lève de son siège à roulettes et me toise, elle est gigantesque, comme montée sur ses grands chevaux. « Mais enfin, rugit-elle, votre cas n'est pas un cas, c'est un problème. » Un peu, mon neveu, que c'est un problème ! Et moi, tout ce que je demande c'est du pain, du vin, du Boursin avec éventuellement des murs et un toit autour. J'essaie de sourire gentil, mais bureau K a les yeux noirs et sa tête touche le plafond. Ses cheveux s'emmêlent dans les tubes néon. Elle me demande si j'ai exposé ce cas qui n'est pas un cas au bureau A en arrivant, auquel cas le bureau A se verra appliquer une sévère sanction (au bureau S, comme tout le monde, parce qu'ici, il n'y a pas de privilège, monsieur !) J'avoue, je n'ai jamais supporté de faire condamner des innocents, alors je réponds que non, ce cas qui

n’est pas un cas n’est pas celui que j’ai exposé bureau A. Ouf, l’honneur de l’entreprise est sauf ! Bureau K retombe sur son siège et les roulettes grincent d’aise. « Très bien, elle me dit, vous allez donc devoir vous rendre bureau M (comme *Menteur*). Je ne peux plus rien pour vous. » Je hoche la tête, docile, et quitte le bureau K en courbant l’échine comme un citoyen modèle. Mais sitôt dans le couloir vide, je me carapate en suivant la direction des panneaux d’issue de secours. Manque de bol, ils mènent droit sur le toit de l’immeuble. La vache, trente étages, c’est pas rien, quand même ! Je jette un œil au bitume du trottoir tout petit en évaluant d’un rapide calcul mes chances d’y parvenir entier. Inutile de se leurrer, elles sont minces. Aussi mince qu’est épais l’agent de sécurité qui déboule dans son costume bleu marine, matraque à la main. Son air déterminé ne me dit rien qui vaille. Eh merde ! Je saute.

« R »

Emmanuel Ardichvili

Pour la vingtième fois au moins, je lève les yeux vers l'afficheur à diodes rouges qui indique imperturbablement « 454-3 », bloqué sur cette valeur depuis trop longtemps. Encore une dizaine à franchir avant que ce ne soit mon tour. Au rythme où cela avance, pas moins d'une bonne demi-heure ne s'écoulera avant la délivrance. Celle de pouvoir enfin me lever triomphalement et me diriger vers le guichet correspondant. Aurai-je droit à la belle brune installée derrière l'hygiaphone du numéro sept ? Située presqu'en face de mon siège, elle jette de temps à autre les regards rêveurs d'une princesse captive, espérant sans y croire qu'un chevalier vienne l'arracher à sa cage de plexiglas, cadre étriqué de sa morne vie de fonctionnaire. À moins que mon interlocuteur ne soit son voisin du numéro six, un impressionnant barbu à la calvitie naissante, dont la carrure monumentale occupe la quasi-totalité de la largeur du box. Ne seraient-ce ses mains, aux mouvements souples et aériens, j'imaginerais qu'il bout intérieurement et se voit déjà lors son prochain entrainement, poussant, suant et ahanant au milieu du pack, dérapant sur l'herbe grasse du stade. Les occupants des autres postes ne me sont visibles que trop partiellement pour que je puisse me livrer à la même analyse morphopsychologique. Occupation, j'en conviens, de bien faible valeur scientifique, mais qui

a le mérite de me distraire.

Me distraire des autres occupants de la salle, mes concurrents. Neuf d'entre eux possèdent le précieux chevron de papier qui leur permettra d'être appelés avant moi. Peut-être moins. Car tous les quarts d'heure environ, l'un d'entre nous se lève, jette un dernier regard à sa montre, à l'afficheur, pousse un énorme soupir de dépit et s'en va, poussé au-dehors par quelque inévitable obligation, et la perspective de devoir réitérer ce triste rituel dans un avenir proche. Il abandonne à regret ce grand morceau de temps perdu, qui part sans doute rejoindre tous les autres à l'intérieur du placard gris, là-bas, dans le coin jouxtant une petite porte dépourvue de toute indication. Je compatis, tout en éprouvant une satisfaction malsaine de voir mon attente ainsi écourtée. La moitié de la population des « attendants » (ou devrait-on dire des patients, comme en médecine, car de la patience, il en faut une bonne dose) est plongée dans son smartphone. Un vieux monsieur lit le journal dans un coin. Les autres, les imprévoyants à court de batterie ou les paresseux comme moi, rêvassent, le regard perdu dans le vide.

Il faut avouer que le décor de la salle, mêlant marron, gris et un vert bouteille un peu déprimant, n'incite qu'à tenter d'oublier sa propre présence en ce lieu d'humiliation. Car c'est bien de cela qu'il s'agit, lorsqu'on se retrouve ravalé au rang de numéro, soumis au bon vouloir d'inconnus, eux-mêmes asservis à une machinerie infernale, sans aucune autre liberté que celle d'attendre son tour pendant une durée indéterminable et interminable. Une seule fenêtre, de petite taille, délivre une lumière blafarde et dérisoire face au féroce rayonnement des néons. Juste au-dessus d'elle, une boursouflure démesurée dans la peinture du plafond semble se repaître des pensées qui tentent de

s'échapper par la petite ouverture pour rejoindre le monde extérieur, celui où s'écoule la rivière prodigue et tumultueuse de la vie.

Une rafale de « bips » me tire de ces considérations. Pas moins de cinq personnes viennent d'être appelées quasi simultanément, déclenchant une agitation inhabituelle. Une grosse dame se précipite vers le guichet numéro un et bouscule sans ménagement un trentenaire longiligne, tout de jeans vêtu, qui répond à cette impolitesse par un geste discret mais fort explicite, déclenchant une floraison de sourires entendus dans l'assistance. Un sixième appelé se révèle manquant, et l'afficheur franchit dans la foulée la barre des « 460 ». Plus que deux personnes devant moi, je suis sur le podium ! Pour tromper cette ultime attente, je reporte mon attention sur les affiches punaisées à même les murs, délivrant des messages hétéroclites et manifestement peu pris en compte, mêlant l'invitation à la nécessaire courtoisie en ces lieux et l'incitation à effectuer ses démarches par internet.

L'afficheur s'affole une nouvelle fois et le verdict apparaît : « 463-5 ». Ce ne sera pas ma princesse alanguie. Pas du tout. L'occupante du box numéro cinq est une cinquantenaire au visage rebondi, dont l'expression est rendue austère par de terribles lunettes d'écaille à la monture anguleuse. Après le « Bonjour » d'usage auquel répond un mouvement à peine décelable de ses lèvres étroites, j'énonce l'objet de ma présence :

— C'est pour un permis de construire. Une extension en fait. Un garage.

Elle opine du chef et sa main se tend, pour ramasser, avec le geste vif et professionnel du croupier au casino, le dossier que je lui présente par l'ouverture sous l'hygiaphone. Elle compulse un moment les

divers documents puis lève vers moi un regard dépité :

— Vous êtes déjà venu pour cette démarche, n'est-ce pas ?

— En effet, c'est la troisième fois. La première, il me manquait un papier de la mairie, et la deuxième il y avait une incohérence entre le CERFA-13406 et le 6650 modèle h1.

— J'ai le regret de vous annoncer que ce ne sera pas la dernière.

— Quoi ? Il y a ENCORE un problème !

— Oui. Votre justificatif de domicile doit dater de moins de 3 mois. Il est périmé depuis hier.

— Ce n'est pas vrai ! Vous n'allez pas me faire un coup pareil ! Les autres documents du dossier prouvent de manière irréfutable que j'habite bien à l'endroit indiqué !

— Je suis désolée, c'est le règlement.

— Mais enfin ! À un jour près ! Vous ne pouvez pas considérer que lorsque j'ai commencé la démarche, il était valide ?

— Pas question. J'ai une hiérarchie très rigoureuse sur le respect de la procédure.

— Vous ne pouvez pas me renvoyer ainsi ! Je passe chaque fois au minimum une heure ici, je n'en peux plus de votre fichue salle d'attente !

— Je vous demande de vous contrôler, Monsieur ! Revenez avec toutes les pièces en règle, et nous vous donnerons satisfaction.

C'est foutu ! Avec ma chance habituelle, je suis tombé sur la plus orthodoxe de la brochette. Une intégriste de la procédure. Une fétichiste du règlement. Ou simplement une angoissée chronique, terrorisée par un petit chef pervers. Je commence à ramasser le dossier qu'elle me rend, en lâchant, désabusé :

— Je vais me faire trucider par ma femme si je reviens encore bredouille ! Vous aurez mon assassinat sur la conscience.

À ces mots, son attitude change imperceptiblement. Elle me dévisage avec attention. Aurait-elle pris ma boutade au sérieux ? Je rectifie mon expression, et tente d'afficher la mine anxieuse et désespérée conforme à mon propos. Je suis prêt à tout pour en finir avec ces démarches, y compris jouer sur la corde sentimentale.

— Attendez une minute, s'il vous plaît.

Elle se saisit du combiné gris qui trône sur sa droite, compose un numéro, puis se tourne en parlant à voix basse, de sorte que je ne puisse entendre ses propos. La conversation dure moins d'une minute. Elle raccroche et me déclare :

— Vous pouvez retourner vous assoir, on va vous appeler très bientôt.

— Ah… Euh...D'accord. Merci ! Et bonne journée !

Son visage s'éclaire d'un sourire fugitif, puis elle plonge la tête vers son bureau, me signifiant ainsi que nous n'avons plus rien à nous dire.

Je rejoins ma place, en tentant de quantifier ce que peut signifier ce « très bientôt », dans ce lieu chroniquement chronophage. Probablement suis-je reparti pour un quart d'heure d'hébétude supplémentaire.

À peine suis-je assis qu'une voix de stentor retentit :

— Monsieur René Éner !?

Je me lève sous les regards curieux de l'assemblée, et me dirige vers l'émetteur de cette annonce, un homme en uniforme, imposant et athlétique, qui vient d'apparaitre dans la pièce. Il se tient à côté de la petite porte dépourvue d'indications.

— Une pièce d'identité, s'il vous plaît ?

Rendu manchot par le dossier qui encombre mon bras gauche, je finis par extraire mon portefeuille et le lui tends. Il scrute attentivement ma carte d'identité à travers le plastique translucide du volet rabattant,

puis me rend mon bien en ouvrant la petite porte :

— Vous êtes attendu au bureau « 1043 ». Retenez bien ce numéro : « 1043 », n'entrez ni ne frappez à aucun autre bureau, vous dérangeriez inutilement leurs occupants.

— D'accord, j'ai compris, merci !

Je pénètre dans le couloir démasqué par l'ouverture. Il me paraît fort long, beaucoup plus que ne le laisse supposer la taille extérieure du bâtiment. À vrai dire, je n'aperçois pas son extrémité. Des néons en éclairent les murs d'un gris clair, percés à intervalles réguliers de portes de la même couleur. À la hauteur du visage, une plaque sombre gravée de caractères blancs orne chacune d'entre elles. Une variation soudaine de la luminosité me fait réaliser que la petite porte vient de se refermer. Je me retrouve seul. J'avance dans le couloir. La première porte sur ma droite affiche le numéro « 1001 », accompagné de la légende : « rectificatifs à l'ampliation rétroactive du formulaire CERFA 612288 ». En face, le « 1002 » s'occupe des « addendas à l'exonération prédéclaratoire de la circulaire du 13 mars 1986 ». Une vingtaine de couples de portes à franchir, et je serai rendu !

J'avance d'un pas décidé, surveillant la progression des chiffres. La première aberration se produit au numéro « 1013 ». Le bureau qui lui fait face ne porte pas l'indication « 1014 », mais « 2137 ». Je m'approche de la plaque pour vérifier si par hasard une erreur d'impression aurait fait remplacer le numéro du bureau par celui d'un formulaire. Mais non, la présentation est la même que les autres. La fonction associée au « 2137 » est décrite par un mystérieux acronyme : PICT-RPP-3. Je poursuis jusqu'au prochain couple de portes et constate avec soulagement qu'elles affichent « 1015 » et « 1016 ». Le

numéro « 1014 » doit être perdu quelque part ailleurs dans le bâtiment, sans doute victime d’une réorganisation de cette tentaculaire administration. Je poursuis ma progression et tombe rapidement sur la deuxième anomalie. La porte « 2555 » succède au « 1023 ». Cette fois, c’est plus grave : elle est suivie des numéros « 2556 »,« 2557 » et « 2558 », puis du « 0011 ».Ce n’est que quatre ouvertures plus loin que je retrouve mon fil d’Ariane avec le « 1024 ». Les nouvelles portes se sont donc intercalées dans la suite des nombres. Je commence à craindre que mon cheminement ne soit beaucoup plus long que prévu. Et ce d’autant plus que j’arrive bientôt à un embranchement. Une section de couloir, tout aussi interminable et lugubre que celle que j’occupe, part sur la droite. Elle débute par la porte « 1031-b ». Alors que tout droit, c’est le « 1031-a » qui continue la série. Je dédaigne cette bifurcation et poursuis ma route. Les anomalies dans la suite des numéros se multiplient, je franchis encore plusieurs intersections et finis par atteindre le bout du couloir, sans issue, encadré par les numéros « 1037 » et « 1038 ». Je reviens sur mes pas, et lorsque je rencontre la première bifurcation, je remarque un minuscule panneau à hauteur de la taille, orné d’une flèche surmontant une liste de nombres. Le numéro « 1043 » n’y figure pas. Je poursuis ma route tout droit.

***

Je ne sais combien de temps j’ai erré dans ce labyrinthe, sans rencontrer âme qui vive, jusqu’à ce que je déniche enfin, avec un sentiment de soulagement et de triomphe, la porte « 1043 ».

Sur sa plaque, patinée comme si elle datait d’un bon millier d’années, seul le numéro reste lisible, et une lettre : « R ». Je me donne quelques secondes pour reprendre une contenance, et frappe d’une

main tremblante.

— Entrez !

Je pousse le battant et découvre une pièce minuscule aux murs dépourvus de décorations, à l'exception d'un dessin d'enfant représentant un bouquet de fleurs aux couleurs vives, incongru dans cet univers monotonal. Derrière le bureau trône un petit homme au visage émacié et aux lunettes rondes, tout de gris vêtu. Malgré son allure austère et fonctionnelle, qui est après tout celle qu'on attend d'un fonctionnaire, il m'apparait immédiatement sympathique, grâce à un sourire lumineux et franc.

— Je... je suis désolé, je suis en retard, je me suis perdu dans les couloirs...

— Mais pas du tout, ne vous excusez pas ! Je dois reconnaître que pour le non-initié, ce n'est pas si simple d'arriver jusqu'ici.

Il jette un bref coup d'œil au terminal qui constitue l'unique occupant de son bureau.

— Donc, vous venez pour un problème avec votre femme.

— … Euh non, je viens pour un permis d'extension d'habitation principale, dans le but de construire un garage attenant !

— Ah… ce n'est pas ce qu'on m'a fourni comme information. Bon, peu importe… et elle en pense quoi, votre femme, de ce projet de garage ?

Je me demande soudain s'il n'est pas en train de se payer ma tête, si tout ceci n'est pas le vaste décor d'une émission du genre « caméra cachée » dont je serais la victime innocente. Je lève les yeux vers le plafond. Aucune trace de caméra. Le terminal quant à lui, n'est percé d'aucun orifice susceptible d'en abriter une. Admettons que tout ceci relève de la procédure normale. Je n'ai aucune envie de froisser mon interlocuteur, qui possède le pouvoir supérieur et unique de me

délivrer derechef l'autorisation tant convoitée. Je tente de rester le plus courtois possible :

— Je suis désolé, mais je ne vois pas le rapport avec ma demande de permis.

Son sourire désarmant s'accentue encore :

— Vous savez, notre administration est avant tout préoccupée par la satisfaction des usagers. Et pour répondre au mieux, il est préférable que nous soyons au fait de tous les tenants et aboutissants, n'est-ce pas ?

Il va falloir que je me contente de cette non-réponse, dont la logique ne me permet pas d'étayer la thèse de la machination. Je n'ai pas envie de compromettre tous les efforts que j'ai fournis pour arriver jusqu'à ce point. Je décide donc de donner satisfaction à mon interlocuteur :

— Ma femme est d'accord, bien sûr !

— Pardonnez-moi, mais ce « bien sûr » m'interpelle. En avez-vous discuté avec elle ?

Je cherche désespérément dans ma mémoire le souvenir d'une conversation où elle aurait donné un accord explicite. Mais ne peux y parvenir. En tout cas, elle est bien au courant.

— Je dois avouer que je n'ai jamais eu son approbation « officielle » si je puis dire, mais elle n'est certainement pas opposée à ce projet, qui limitera ce qu'elle considère comme un désordre insupportable et permanent dans une partie de la maison.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien voyez-vous, je suis un passionné d'ULM. C'est un matériel volumineux, qui nécessite pas mal d'entretien, d'outillage et d'accessoires. Bref, qui prend de la place.

— ULM ? Intéressant ! Ce doit être magnifique de survoler le paysage comme un oiseau. Vous emmenez votre femme faire un tour

de temps en temps ?

— Oh non, elle a bien trop peur ! Elle, sa passion, c'est le jardinage.

— Mmmmh, je vois…

Le petit homme se penche sur son terminal, y tape quelques commandes, puis relève la tête.

— Et voilà, tout est réglé !

Il se lève et me serre la main par au-dessus du bureau.

— Euh…? Et mon formulaire ?

— Il vous attend à l'accueil.

— Ah ! D'accord. Merci beaucoup d'avoir pris en considération ma demande, je l'avoue un peu épidermique. Je n'ai pas supporté la perspective de revenir une fois de plus !

— De rien, vous avez eu raison d'insister, la situation le justifiait. Au revoir, Monsieur. Pour la sortie, c'est plus simple : au fond du couloir à droite !

— Merci encore !

Je sors et réalise qu'en effet, à quelques mètres, une porte barrée par une poignée chromée est ornée de l'inscription « Sortie ». Je n'y avais pas prêté attention en arrivant, trop occupé par ma découverte du bureau « R ». D'ailleurs, cela me fait penser que j'ai oublié de demander quel était le reste de l'intitulé.

Je pousse la poignée et un escalier en colimaçon, plutôt sombre, m'invite à la descente. En bas, une flèche luminescente «Accueil» pointe vers le bout du couloir. J'avance, franchis une porte à double battant et me retrouve dans le hall d'entrée du bâtiment. Un peu dubitatif, je m'approche de la réception et décline mon identité. Aussitôt la préposée se penche sur sa droite et extirpe une feuille d'un casier, qu'elle me tend une avec un sourire. C'est bien l'autorisation

CERFA-13703*03, dûment remplie. Je vérifie tous les détails avant de la ranger dans mon dossier, à la fois surpris et impressionné par l'efficacité dont peut parfois faire preuve cette protéiforme organisation. Je remercie et sors du bâtiment. Je consulte ma montre : 13h45 ! Il m'aura quand même fallu plus de trois heures pour obtenir ce fichu document ! Mon estomac se rappelle à mon bon souvenir par un borborygme de protestation. J'avise, sur le trottoir en face, un bistrot à l'air avenant : le formul'R. En voilà un qui ne manque pas d'à-propos !

Je déchante un peu en constatant qu'il s'agit d'un de ces restaurants « bio » à la mode, qui va solliciter mon portefeuille plus que je ne l'aurais souhaité. Je jette mon dévolu sur le « hamburg'R Rodéo » et « la bi-R de Montargis ». Celle-ci s'avère tout à fait délectable, et je ne tarde pas à doubler la mise. Pendant que j'engloutis l'énorme plat que l'on m'a apporté, une jeune fille se présente et me tend un prospectus :

— Excusez-moi de vous déranger en pleine dégustation Monsieur, ceci est une invitation pour une journée à ciel ouvert, le week-end prochain. Le thème en est la qualité de l'air. Vous savez comme moi que notre ville, située au fond d'une cuvette, rencontre de gros problèmes en ce domaine.

Je prends le morceau de papier en souriant intérieurement : la qualité de l' « R » ! Ils se sont donné le mot aujourd'hui, ou quoi ?

— Merci bien, je vais regarder ça. Vous êtes étudiante ?

— Non pourquoi ? Je suis assistante sociale. Mais merci pour votre question qui me rajeunit ! Bonne journée !

Elle me quitte sur ces mots. Charmante. J'ai rarement vu un visage exprimant autant la bonté et la sérénité. Je termine mon burger et prends le chemin du retour. Nous n'habitons pas trop loin du centre et en cette heure creuse pour la circulation, libérée du flot de véhicules

qui encombre habituellement les rues, la ville m'apparaît belle.

Dès que je franchis le seuil, un pressentiment funeste m'envahit. J'avance dans la maison silencieuse. Sur la table du séjour, une enveloppe blanche capte tous les rayons de la lumière du milieu d'après-midi. Elle est simplement intitulée : « René ». Avant même de l'ouvrir, je sais que je vais souffrir. Je laisse tomber mon dossier sur la table, décachette l'enveloppe et parcours les quelques mots qui me disent qu'elle ne ressent plus rien pour moi, et attend mieux de la vie. Elle est partie, et ne reviendra plus. J'évalue mes chances de résorber le gouffre qu'a creusé cette lettre entre nous. Minces. Cela fait bien trop longtemps que nos vies se sont étirées, telles deux droites parallèles, toutes proches, mais sans aucun point de rencontre.

Qu'est-ce qui a bien pu déclencher son départ aujourd'hui précisément ?

L'explication me saute soudain à la figure avec une évidence incontournable : le petit homme du bureau « 1043 », c'est lui ! À bien y repenser, toutes ses phrases avaient un double sens, et le « problème » qu'il s'était donné pour mission de résoudre était d'une autre trempe qu'un simple permis de construire. Je regarde ma montre : 15h30. Le service ferme à 16h00, j'ai une chance de le revoir, et lui demander de tout annuler ! Je ramasse mon dossier et file vers le centre administratif.

J'y arrive essoufflé et un peu vertigineux. La bière sans doute. J'escalade l'escalier quatre à quatre, me rue dans la salle d'attente et me précipite vers le guichet numéro cinq. La femme est toujours là, occupée avec un vieil homme asthmatique. Je m'intercale :

— Excusez-moi Monsieur, j'en ai pour une minute !

Le vieillard ne proteste pas, mais me jette un regard outré.

— Madame, vous vous souvenez de moi, n'est-ce pas ?

Elle lève la tête et me répond :

— Oui je me souviens de vous. Vous voyez bien que je m'occupe de ce monsieur. Veuillez me laisser travailler.

— Mais… vous m'avez obtenu un rendez-vous spécial, car j'avais peur d'avoir des problèmes avec ma femme. Vous vous rappelez ?

— Parfaitement.

— Eh bien elle est partie, elle m'a quitté, vous comprenez ? J'ai besoin de revoir l'homme du bureau « 1043 ». C'est lui qui a tout provoqué, je le sais !

Elle regarde alentour avec un air embarrassé, puis me déclare :

— Vous empestez l'alcool. Monsieur. Je le sens d'ici ! Veuillez me laisser travailler. Adressez-vous à l'accueil.

— Vous voulez vous débarrasser de moi ! Mais vous avez brisé mon couple, vous rendez-vous compte ?

La femme jette un nouveau coup d'œil circulaire. Sa main droite disparaît sous le bureau. Je poursuis d'un ton plus accommodant :

— Ce n'est pas compliqué. Je connais le chemin. Demandez qu'on...

— Veuillez me suivre sans faire d'histoires ! me coupe une voix de stentor.

Je me retourne. L'homme en uniforme qui avait vérifié mon identité me dévisage d'un air impassible.

— Ah ! C'est vous ! Vous tombez bien ! Vous vous rappelez, le bureau « 1043 » ?

Pour toute réponse, il m'entraîne gentiment mais fermement vers la sortie. Nous dépassons la petite porte. Je résiste en exhibant mon portefeuille :

— Mais enfin ! Je VEUX retourner là-bas, dans les couloirs

desservis par cette porte-là. Voilà ma carte d’identité !

Sourd à mes supplications, il me pousse avec de moins en moins de ménagement hors de la pièce, et conclut par un définitif :

— Pour votre problème, adressez-vous à l’accueil !

— Eh bien voyons ! Il est 16h00 ! Ce sera fermé ! Je reviendrai ! Je ne vais pas vous laisser détruire ma vie comme ça !

Je redescends pesamment les marches. Comme prévu, le bureau de l’accueil est désert. Je regarde ma montre : 16h03. Je sors du bâtiment, et décide d’aller me requinquer au formul’R. Leur bi-R avait un petit goût de reviens-y !

Alors que j’attaque ma troisième pression, la jeune fille de ce matin fait son entrée. Elle ne me reconnaît pas, et je la surprends en ressortant mon dépliant juste au moment où elle m’en tend un autre :

— Ah, vous l’avez déjà ! Je me souviens de vous maintenant ! Vous viendrez dimanche ?

— Ma foi, c’est bien possible…

***

Je n’ai jamais réussi à retrouver le bureau « 1043 ». Le lendemain je suis retourné dès l’ouverture, et ai raflé une série de dix tickets pour être certain d’accéder à la femme aux lunettes d’écaille. Mais je ne l’ai trouvée derrière aucun guichet. Elle était en congé, personne n’a voulu me dire jusqu’à quand. Alors j’ai essayé de refaire le coup du dossier incomplet à d’autres, mimant un désespoir sans fond à la révélation que je devais revenir. Cela n’a pas fonctionné. Même ma belle princesse à la mine si rêveuse m’a envoyé promener. Ils avaient dû se donner le mot.

Le dimanche, je suis allé à la manifestation d’Anne, la fille du

formul'R. Nous avons discuté un moment. Elle a été très intéressée d'apprendre que j'avais un ULM. Elle m'a demandé si je pouvais l'emmener prendre des photos et faire des prélèvements. C'est vrai que de là-haut on voit bien la chape jaunâtre qui coiffe la ville. Peu à peu, je suis devenu un des piliers de l'association « Nouvel R », et un ami d'Anne et de son compagnon Thomas. Grâce à mes survols, nous avons repéré plusieurs émetteurs « sauvages » de fumées suspectes. Nous avons même fait un procès au plus gros d'entre eux, un industriel, et nous avons gagné !

Je ne suis retourné qu'une seule fois dans le centre administratif. Pour signer les papiers du divorce. Ma femme était là, avec un brun timide à l'apparence quelconque. Elle avait l'air heureuse. En la voyant ainsi, je me suis souvenu de ce qui m'avait tant plu chez elle, et que j'avais fini par oublier au fil des années. Tout s'est passé courtoisement, et rapidement. Je n'ai pas eu envie de l'accuser pour ce qu'elle avait fait, ni de m'excuser pour tout ce que je n'avais pas fait.

***

Aujourd'hui, c'est pour une démarche bien plus joyeuse que nous pénétrons dans le bâtiment. Anne et Thomas vont y faire reconnaître leur futur enfant. Ils m'ont demandé de les accompagner. Il faut dire que nous sommes devenus inséparables et que l'association est à présent la chose la plus importante dans ma vie. Nous entrons dans le bureau de l'état civil dévolu à cette formalité. C'est une grande pièce, très lumineuse. Au mur, une immense fresque enfantine est déployée. Elle représente une guirlande de fleurs multicolores qui forme les mots : « Bureau des naissances ».

En la contemplant, le souvenir d'un autre dessin surgit dans mon

esprit, et je comprends enfin la signification du « R » solitaire gravé sur la plaque du bureau «1043». Cette immense citadelle de béton, vouée à la froide et méticuleuse consignation des faits majeurs de la vie de ses administrés, abrite aussi, caché au plus profond de ses entrailles, un bureau auquel j'ai eu la chance d'avoir accès : le bureau des « R » enaissances.

Société d'avenir

Camille Leloup

Temps : Avenir

Lieu : Décor futuriste et épuré de l'entrée d'une société. Une salle d'attente et deux guichets. Au fond, des portes de bureau.

Scène 1 :

Une conseillère est assise derrière le guichet 1, devant elle, un ordinateur et un lecteur de carte magnétique. Elle porte un uniforme rose bonbon, ses cheveux sont blonds remontés en choucroute, elle est outrageusement maquillée, son rouge à lèvres est couleur carmin. Elle porte un badge où l'on peut lire : conseillère d'avenir, Magalie à votre service. Elle attend que la grille se lève pour recevoir son premier client.

Un homme d'une trentaine d'années entre et vient se placer face à la conseillère.

Magalie parle avec un chewing-gum dans la bouche !

Magalie : Bonjour Monsieur, que puis-je faire pour votre avenir ?

Client : Bonjour, c’est pour une première inscription.

Magalie : La vôtre Monsieur ?

Homme : Oui !

Magalie : Vous savez que vous auriez pu vous inscrire depuis longtemps !

Client : C’est que j’étais insouciant !

Magalie : Bien, il n’est jamais trop tard pour se soucier de son avenir. Vous allez donc remplir ce formulaire. Il est extrêmement important d’être précis, vous devez être absolument formel à propos des informations que vous allez fournir. Tout d’abord, ici, nom et prénoms, si vous en avez plusieurs, même des ridicules, il faut tous les mettre.

Client : Joystick, Ouifi, Bernard.

Magalie glousse : Bernard ? Ils ne vous ont pas raté ! Ensuite, votre date et heure de naissance. Soyez ...ponctuel ! Vous n’avez droit qu’à 10 minutes de marge d’erreur en plus ou en moins. Si vous avez besoin de vérifier des informations, il y a un téléphone gratuit dans le couloir à droite. Nous vous conseillons d’appeler en premier choix votre mère, en second choix votre père, puis votre médecin ou l’hôpital.

L’homme part quelques minutes téléphoner. Pendant ce temps Magalie jette son chewing-gum et en reprend un autre.

Magalie : Bien, poursuivons. Ici, lieu de naissance, vous avez droit à une marge d’erreur de 10 kms.

Client : Comment ça ?

Magalie : Cela concerne surtout les personnes qui naissent dans les transports. Sur le bord de la route par exemple et qui sont enregistrées

à l’hôpital d’arrivée, il peut y avoir plus de 10 kms d’écart entre le lieu de naissance et l’hôpital. Imaginez ceux qui naissent en avion, c’est très compliqué, il faut retrouver les coordonnées GPS. Vous êtes né à bord d’un véhicule ?

Client : Non !

Magalie : Alors cela ne vous concerne pas. Les hôpitaux n’ont pas l’habitude d’aller se promener à la campagne !

Client : !!!

Magalie : Peu importe ! Une fois votre dossier rempli, il va passer en commission pour vérification. Sachez que toute information erronée compromettra votre avenir. Enfin, il vous sera attribué un numéro de matricule, vous recevrez votre contrat, à lire dans sa totalité, clause de confidentialité, astérisques, petits caractères de bas de page compris à signer. Vous nous renverrez le tout avec un premier dépôt légal de 100 €. En ce qui concerne nos tarifs, vous aurez :

- Pour 2 € : l’humeur de la journée. Nous vous conseillons de venir le matin de bonne heure pour que cette nouvelle soit rentabilisée.

- Pour 20 € : la tendance de la semaine.

- Pour 200 € : vous aurez une prédiction concernant les évènements pour le mois à venir : une rencontre amoureuse, une augmentation ou une erreur au travail, un gain d’argent, une maladie ou un accident.

- Pour 2000 € : vous aurez les prédictions pour l’année, couple et parentalité, projet professionnel, finances et ainsi de suite…

- Pour 20 000 € : les prédictions pour les 10 ans à venir…

- Pour 200 000 € : nous atteignons le summum. Vous pourrez quasiment tout connaître de votre vie y compris l’heure de votre mort.

Enfin, il faut savoir que les « pourquoi » sont en option !

Client : Pourquoi ?

Magalie : Pourquoi quoi ?

Client : Pourquoi les « pourquoi » sont en option ?

Magalie : C'est en option Monsieur, je ne peux pas vous répondre pour le moment, il vous faut votre numéro de matricule.

Client : Ah bon ! Merci Mademoiselle, à bientôt donc !

Magalie : Merci Monsieur, merci de votre visite, nous attendons la prochaine avec impatience.

Scène 2 :

Un homme est assis sur un tabouret haut derrière le comptoir 2. Il a un uniforme bleu clair, une chemise blanche, pas de cravate. Il est brun et rasé de frais. Il mâche un chewing-gum. Son badge indique : Sébastien, conseiller d'avenir. Un homme d'une cinquantaine d'années rentre dans l'agence.

Client : Je suis fauché. Qu'est ce que je peux avoir pour 2 € ?

Sébastien : Bonjour Monsieur. Pour 2 € vous pouvez avoir l'humeur du jour. Mais vous savez que nous avons un site internet pour les demandes express.

Client : Je suis fauché je vous dis. J'ai pas internet. J'ai que 2 €, qu'est ce que je peux avoir d'autre ?

Sébastien : Rien de plus Monsieur.

Client : Pourquoi ?

Sébastien : Les « pourquoi » sont en option, Monsieur et je vous rappelle que vous n'avez que 2 €. Souhaitez-vous connaître votre humeur du jour ?

Client : J'ai une intuition mais dites toujours !

Sébastien : Bien, Monsieur veuillez insérer votre carte. Une

seconde je vous prie. Voilà : votre humeur du jour est une couleur ; et c'est : noir.

Client : Manquait plus que ça. Je peux aller me pendre maintenant ?

Sébastien : C'est une question Monsieur ? Au revoir Monsieur, merci de votre visite, nous attendons la proch...

L'homme claque la porte en sortant.

Scène 3 :

Plusieurs personnes sont dans une file d'attente. Un adolescent dégingandé s'avance vers le guichet.

Magalie : Bonjour, Monsieur, que puis-je faire pour vous ?

Adolescent : 'jour, je voudrais savoir si je vais réussir mon examen.

Magalie : Pour toutes les réponses par oui ou non, vous disposez d'une borne à l'entrée de l'agence. Insérez votre carte, posez votre question, la machine vous répondra instantanément.

Adolescent : Oh ! D'acc !

Magalie : Au suivant ! Bonjour Madame, que puis-je faire pour votre avenir ?

Cliente : Je suis enceinte !

Magalie : Toutes nos félicitations ! Souhaitez-vous ouvrir un compte pour votre futur enfant ? Sinon, nous avons aussi un pack accouchement, vous pourrez connaître le jour de naissance, le mode d'accouchement, voie basse ou césarienne, avec ou sans péridurale, le mode d'allaitement ainsi que l'évolution de votre enfant au cours du premier mois. Nous avons aussi un pack paternité si vous avez des

doutes. Bien sûr, vous recevrez une prédiction gratuite au jour anniversaire de l'enfant jusqu'à sa majorité.

Cliente : Je vais prendre le pack accouchement pour commencer.

Magalie : Très bon choix. Je vous sors le contrat, en cadeau, Société d'Avenir vous offre le prénom de votre enfant. Signez ici ! Merci Madame, nous attendons votre prochaine visite avec impatience. Suivant.

Client : C'est pour une réclamation.

Magalie : Bien Monsieur. Dirigez-vous vers le bureau 321, au fond du couloir.

L'homme traverse l'agence dans un sens puis dans l'autre, puis repart et enfin revient au guichet.

Client : Pas trouvé ! Il est où le bureau 321 ?

Magalie : Il n'a pas encore été créé Monsieur, souhaitez-vous connaître sa date de création ?

Magalie : Ça vous fera 2 € Monsieur.

Client : Mais c'est intolérable !!!

Magalie : Souhaitez-vous faire une réclamation Monsieur ?

Client : Évidemment !

Magalie : Pour les réclamations, dirigez-vous vers le bureau 321, au fond du couloir. Suivant.

Scène 4 :

Sébastien : Bonjour Madame, que souhaitez-vous connaître de votre avenir ?

Cliente : Je voudrais connaître mon avenir avec mon mari.

Sébastien : Bien, avenir amoureux. Insérez votre carte. Merci. Voyons voir. Ah ! Vous allez divorcer !

Cliente : Oh mon Dieu ! Et pourquoi donc ?

Sébastien : Je vois que vous avez souscrit à l'option « pourquoi », c'est très bien, par contre, votre compte est à sec !

Cliente : Oh ! Attendez un instant ! Allô chéri, veux-tu bien renflouer mon compte immédiatement s'il te plaît. Je suis en ville, oui, oui bien sûr, à ce soir mon chéri ! Alors, ça fonctionne maintenant ?

Sébastien : Oui !

Cliente : Alors, pourquoi ce divorce ?

Sébastien : À cause de la manière dont vous dépensez votre argent Madame ! Au suivant. Oh Capitaine, mon capitaine, que me vaut l'honneur de votre visite ?

Client : Bonsoir Sébastien. Eh bien, comme le dit votre slogan, c'est une question d'avenir. L'avenir de la nation, qui plus est !

Sébastien : Carrément ? Allez, veuillez entrer votre matricule et voyons de quoi il retourne ! Ah ! Je vois, avez-vous rempli le formulaire A3 ?

Client : Non !

Sébastien : Le G8 alors ?

Client : Ah non plus !

Sébastien : Vous êtes dur en affaire ! Alors le C5 ?

Client : Là, oui !

Sébastien : Ah, nous progressons ! Et le C6 peut-être ?

Client : Affirmatif !

Sébastien : Et pour finir le C7 ?

Client : Vous venez de couler mon porte-avion !

Sébastien : Problème d'avenir résolu mon Capitaine !

Scène 5 :

Client : Bonsoir Madame, J'aimerais connaître le jour de ma mort.

Magalie : Vous savez que c'est extrêmement cher ?

Client : Oui, oui, j'ai été prévoyant. J'ai travaillé dur toute ma vie, j'ai ce qu'il faut.

Magalie : Bien, regardons ensemble, le jour de votre mort…est prévu… pour… dans deux jours !

Client : Quoi ??? Il ne me reste que deux jours ? Mais, mais, j'ai trimé comme un âne toute ma vie pour me payer une retraite dorée, libre de toute entrave…et je ne vais même pas pouvoir en profiter ! Je refuse !

Magalie : Je suis navrée monsieur, souhaitez-vous faire une réclamation ? Mais il s'agit de votre avenir, vous ne pouvez pas le modifier. Quoi que vous fassiez, la fin sera toujours la même.

Client : C'est ce qu'on va voir !

Magalie : Bonsoir Monsieur. Société d'Avenir vous remercie de votre visite et nous attendons la prochaine… Oh non, pardon ! Adieu !

Magalie et Sébastien jettent leur chewing-gum en même temps, ils rangent leurs affaires et éteignent les ordinateurs. Ils se retrouvent devant la grille de l'agence qui se ferme.

Magalie : Comment était ta journée ?

Sébastien : Intéressante et surprenante, comme toujours ! Tu sais ce que j'aime dans ce boulot ? C'est qu'on ne peut jamais prédire sur qui on va tomber !



Au-delà de la durée légale du travail

Claire Larquemain

Léa n'en revenait pas. Les grilles étaient fermées. Le gardien s'éloignait au volant de sa voiture. À une minute près elle aurait pu sortir. Le téléphone avait sonné alors qu'elle partait. Pendant trois longues sonneries, elle hésita, puis répondit. Faux numéro. Elle raccrocha, se hâta dans les escaliers et traversa le parking vide, à petites foulées. Refoulée. Refoulée devant la grille. Bien sûr Léa était retournée dans l'immeuble, avait cherché partout le numéro du gardien, dans son bureau, dans ceux de ses collègues, à l'étage de la direction. Rien. Elle avait tout retourné. Énervée, rouge, les larmes aux yeux et échevelée, elle se laissa tomber sur la moquette bleue de la salle de réunion. Enfermée et seule, un vendredi soir alors que tous étaient partis en long week-end une heure plus tôt. Les employés faisaient le pont du 1er Mai. Léa serait seule jusqu'à mercredi si elle ne trouvait pas de solution. Que faire ? Trouver de l'aide à l'autre bout du téléphone et faire l'objet des moqueries de tous ? Impossible. Fichue fierté. Assise-là à réfléchir, elle réalisa alors que la moquette était terriblement moelleuse. Comment n'avait-elle pu le remarquer jusque-là ? Défaisant son chignon, elle s'allongea et se mit à rouler sur le sol en éclatant de rire. Seule. Elle était seule et libre de faire ce qu'elle voulait. Léa se releva, fit voler ses talons hauts à travers la

pièce, releva sa jupe, ôta ses bas et monta sur la table de réunion, commençant à danser. Mais soudain, entre deux pirouettes, elle crut entendre un bruit. Elle s'arrêta et tendit l'oreille. Elle n'en était pas sûre mais… Oui. Cela ressemblait bien à un chuchotement. Cela venait même du faux plafond. Elle en était sûre. Un frisson la parcourut des pieds à la nuque. Le chuchotement s'était arrêté. Toujours debout sur la table, elle se mit alors sur la pointe des pieds et du bout des doigts, parvint à soulever de quelques centimètres une dalle de polystyrène. Là, dans le petit espace à peine dégagé : une paire d'yeux ! Léa sursauta en poussant un cri. Ses jambes la lâchèrent et elle s'affala sur la table qui bascula sous son poids.

— Vous vous êtes fait mal ?

La voix venait du faux-plafond. Léa s'assit en se frottant le dos. Ébahie par ce qu'elle venait de découvrir et ne sachant pas quoi répondre, elle s'efforça de ne pas succomber à la peur.

— Heureusement que la moquette est épaisse, répondit-elle en levant le nez. Mais qui êtes-vous ? Que faites-vous là ? Eh bien, montrez-vous !

La dalle de polystyrène se souleva complètement et le visage d'un homme apparut. Allongé sur le ventre dans le plafond, il lui sourit.

— Jolie danse, je vous accompagnais en chantonnant.

— Vous bricoliez là-haut ? Vous vous êtes assoupi ? Il n'y a plus personne, les bureaux sont fermés ! s'étonna Léa.

— Je sais. D'habitude à cette heure-ci je suis en bas en train de chercher à manger. Mais votre présence m'en a empêché.

— À manger ?

— Oui. C'est fou ce qu'on trouve comme nourriture dans les tiroirs des bureaux. Enfin, vous avez peut-être vu en retournant tout. Que cherchiez-vous ? s'enquit l'homme.

— Ça ne vous regarde pas. Allez-vous me dire ce que vous faites ici ? Qui êtes-vous ?

— Je suis Eric Dampierre, le comptable.

— Jamais entendu parler, dit Léa en haussant les épaules.

— Je sais. Personne n'a jamais fait attention à moi. Alors à force d'être transparent, j'ai décidé de disparaître vraiment. Voici des mois que je vis au-dessus de vos têtes. Personne n'a encore remarqué ma disparition.

— Des mois ? Dans le faux plafond ? Mais vous êtes dingue !

— Ça me convient très bien. Je ne travaille pas de la journée, je fais la sieste et me délecte de voir les autres trimer et courir partout. Je les observe et connais tout de leurs travers. Le soir je me promène, et je trouve de quoi m'alimenter. Puis je m'attaque à mes dossiers pour que chaque matin quand ils reviennent, le travail soit fait. Non vraiment, la vie dans un faux-plafond n'est pas ce qu'on croit ! J'y suis très heureux.

— Mais ce n'est pas une vie ! Et votre famille ? Vos amis ?

— Je vous l'ai dit, je suis transparent pour tous.

— Eh bien moi, je vous vois et je connais votre secret.

— Et vous me dénonceriez ? Vous ne pourrez pas Léa. Vous allez me rejoindre.

Léa se mit à rire nerveusement.

— Vous rejoindre ?

— Oui, affirma l'homme.

— Je suis enfermée ici contre mon gré, je ne rêve que de sortir de là et être libre ! cria brusquement Léa.

— Mais vous pouvez être libre ici et avec moi. Souvenez-vous comme vous vous êtes roulée dans la moquette et comme vous avez dansé. Vous étiez si heureuse !

— C’est vrai. Mais je ne peux pas, il y a des gens qui tiennent à moi dehors.

— Arrêtez de vous mentir. Je vous vois chaque jour. Aucun collègue ne vous adresse la parole. Vous restez tard le soir et partez la dernière. Je suppose que personne ne vous attend chez vous…

— Non.

— Vous voyez, vous êtes comme moi : rejetée, insignifiante, transparente… Ils ne nous méritent pas. Nous serons heureux ensemble, je vous le promets.

L’homme tendit son bras vers Léa depuis le plafond.

— Qu’attendez-vous ? ajouta t-il.

— Non je ne viendrai pas. Heureux dans de telles conditions de vie ? Laissez-moi rire…

Léa pouffa et continua à se moquer de l’homme.

— Mais elle est minable votre existence ! Sachez Monsieur que je ne suis pas le genre de femme à suivre un inconnu dans un faux plafond. À présent, excusez-moi, je vais demander à un ami de m’aider.

Léa se dirigea vers le seul téléphone de la pièce. Elle n’entendit pas l’homme glisser sur le sol derrière elle. Elle ne comprit pas pourquoi il passa autour de son cou un des bas qu’elle avait abandonnés au sol ; ni pourquoi il se mit à serrer fort, encore et encore, si fort que très vite elle ne respira plus. Ses mains tremblantes abandonnèrent les touches du téléphone pour s’agripper au tissu avec désespoir. Elle sentit le nylon brûler les plis de ses phalanges avant que le dernier souffle de sa vie ne file entre ses lèvres.

Le mercredi, ses collègues la découvrirent pendue. La société

comptait dorénavant cinq suicides d’employés surmenés.

Rouge horizon

Aurélien Terrible

Ça aurait pu commencer à l'arrêt Bourse. Ou à celui de l'hôpital. Qu'il fallait l'attraper ce bus. Les contrôleurs, l'air badin, prenaient le soleil dans l'amas humain du véhicule abattu. Ça flatulait sévère à l'intérieur et ils poussaient avec leur ventre les personnes qu'ils venaient de contrôler. Comme des ballons sauteurs. Rebondissaient sur les corps. « Mais je vais à Pôle Emploi super social pour les dossiers compliqués, parce que la Caf refuse de me donner l'allocation que je suis censé percevoir, parce que je ne touche pas de salaire qui me permettrait d'avoir accès aux transports gratuits qui me permettent d'aller à la Caisse d'allocation familiale pour recevoir cette allocation sans amende ». Rien à dire. Pas un problème pour eux. Une truffe de 75 euros. Gros lard et lunettes de soleil. Il donnait un faux nom. Enfin, il aurait voulu donner un faux nom mais il n'y était pas arrivé. Arrêt fourrière puis rue Krank. Deuxième à droite puis à droite et enfin dans l'angle à gauche à côté de l'impasse Verdi. Une femme en tailleur gris fumait devant la porte vitrée de bris de glace. À côté d'elle et du bâtiment d'angle emprisonné par des barres blanches pleines de guano, était assis recroquevillé un homme silencieux le regard sur le béton. Il crachait toujours au même endroit avec une stupéfiante précision si bien que s'était formée une pyramide blanchâtre entre ses pieds. La

femme demanda ce qu'il voulait, un sourire aimable compris. Pour le stage d'insertion de la régularisation des dossiers problématiques. « Vous avez votre carte d'identité et votre convocation ? » Elle envoya un coup de pied à l'homme qui crachait ; il partit sans rien dire. « Entrez. Tournez à gauche. Vous pouvez vous asseoir et remplir ce formulaire. Vous avez des crayons de papier ici et des gommes, là. Numéro d'allocataire. Numéro de sécurité sociale. Nationalité. Raison sociale. Âge. Nom. Prénoms. Problèmes économiques. Problèmes de santé. Problèmes psychologiques. Écrivez bien tout. Plus vous serez précis, plus il sera facile de traiter votre dossier. Vous pouvez gommer si vous n'êtes pas sûr ou si vous vous trompez. » Les cases étaient décalées. Fallait bien montrer son cul. « Vous avez coché *ne parle pas le français*, alors que vous semblez… » « Oui, ah, c'était pas clair, j'ai coché après *français* ?, je n'avais pas vu problème avant » « Ah !!! heureusement qu'on vous fait écrire au crayon à papier… C'est tellement pratique les gommes. » Son crâne entier était une gomme ; il plia le papier et le rangea dans une chemise en plastique qui claquait à sa fermeture comme à son ouverture. Il n'y avait pas d'horloge visible dans le couloir d'attente où on le conduisit, mais on pouvait entendre le tic-tac d'une pendule de la pièce d'à côté, ainsi que la rumeur des agents posant une voix attentionnée et infantilisante sur l'usagé – avec parfois une sincère intonation relevant de l'intention véritable d'aider le requérant en souffrance à légitimer le système de contrôle social pour une petite somme d'argent. Il n'avait pas compté les secondes sur les bancs aluminium verdâtres, il avait essayé de trouver l'heure sur les ordinateurs mais ils ne donnaient accès qu'au site de la Caf qui ne l'indique pas, et son téléphone était cassé, c'était comme s'il n'y avait plus d'heure à part des tics et des tacs sans signifiés derrière le mur, dans le murmure des assistants sociaux ; ça faisait déjà longtemps qu'il

avait épluché tous les prospectus contre le Sida et les M.S.T, contre les toxicomanies, contre le surendettement et les solutions pour gérer un portefeuille en bonne et due forme, comment se préparer à un entretien d'embauche, comment baiser proprement, comment se faire valoir correctement pour obtenir un bon job en entreprise après un stage de 6 mois « Problème de C.V ! Prenez rendez-vous à Business'insertion ! ». Les néons bourdonnaient et formaient l'orchestre joyeux de la pendule violoniste qui refusait de montrer sa mine. Une fissure creusant le vert pastel serpentait sur le plafond linoleum poussiéreux. Un homme à la moustache grise vint pour lui dire de le suivre puis de s'asseoir sur une chaise d'école beige plus basse que la taille du bureau, dans cette petite pièce grise et bleue, sans plus de lumière qu'une pâleur d'héroïnomane anémié. Le vieil homme lui demanda de raconter pourquoi il avait voulu faire partie de ce stage de rétablissement de dossier problématique. « J'ai été contrôlé, et après avoir reconnu la culpabilité, parce qu'il n'y avait pas d'autre solution auprès de la paierie sociale, je ne touche pas la pension alors que je me retrouve avec une dette de 3800 euros même si je me nourris dans les poubelles. » « Je comprends. Vous avez votre code d'accès à votre dossier ? » « Oui » Au début, l'agent écoutait avec attention les complaintes de l'usager. Il donna des coups de fil pour arranger le dossier. « Bon. J'ai appelé la Région, ils vont essayer de faire passer le dossier en urgence ». L'usager se sentait pour la première fois depuis longtemps écouté, respecté et déjà la pression qui congestionnait son sternum depuis plus de deux ans, diminuait. Le visage du vieil homme sympathique au début, se boursouflait de tics, ses yeux clignaient quinze fois par minutes et son visage partait vers son épaule droite dans un sursaut frénétique toutes les cinq minutes sans que celui-ci n'arrête quoi que ce soit de son activité. Ses paroles se mécanisaient au

fur et à mesure que le temps passait. L'entretien durait depuis trois heures et tandis que l'éducateur essayait de contacter la Caf en passant par des réseaux secrets – la Caf et Pôle emploi ne travaillent pas ensemble, ils ne peuvent pas se sentir, la concurrence à mort, chacun traitait l'autre de crevure à pourrir – ses narines commençaient à rejeter du liquide marron, ses tics s'accélérant. Tout son corps partit en congestion, ses bras se déboitèrent, son visage se crispa violemment et un bruit d'ogre sortit de ses oreilles qui coulèrent sur le reste de son crâne, décomposant l'expression figée de sa peau en plastique. Une fumée noire semblait s'évaporer de ce liquide marron qui trouait le linoleum du bureau. L'éducateur se dissolvait littéralement dans ce qui ressemblait à une surchauffe technique. Il s'écroula dans son acide couleur merde. Des souris mécaniques sortirent de sous les murs et glissèrent dans la carcasse fumante. La carcasse disparut sous les crocs des souris mécaniques. Elles déchiquetèrent tout dans un énorme rot infernal et tout devint éblouissant. Il sentit un picotement froid dans la nuque, un martèlement métallique lui ruiner les cinq sens, sa conscience tomba dans un trou noir de magma glacé.

Le bus avançait dans les heurts des nids de poules et les contrôleurs flânaient dans la masse des passagers. Ils descendirent sans contrôler personne – ils devaient avoir terminé leurs heures. L'un des contrôleurs sembla lui sourire. Il répondit d'un regard fuyant. Le bus s'arrêta à l'arrêt cash et monta encore plus de monde. La compression donnait l'impression que ces corps devenaient un flan multicolore. Dans cette gelée, les odeurs de sueur et de déodorant alcoolique se mélangeaient à des visages abattus et des cris d'enfants. Il sentit d'un coup une main sur son sexe. Il n'y fit pas attention étant donné la compression du bus mais la main au lieu de comprimer par erreur,

semblait être à l'aise dans sa manière de bouger. Elle défit les boutons du jean et pénétra sans hésitation sous son caleçon. Le bus s'arrêta au cimetière Saint Pierre. Et le *Jelly* se raffermissait tout comme son pénis qui, maintenant très dur, se faisait branler allègrement par cette main qu'il ne pouvait voir. D'autres personnes montèrent, des poussettes, des cabas, des silhouettes qui s'accumulaient à la gelée. Le bus repartit et semblait avoir l'allure de la branlée de son sexe turgescent désormais. Il devait descendre à l'arrêt La montre mais il ne pouvait rien voir, excité qu'il était dans cet amalgame de corps qui s'excitaient eux aussi. Il n'était pas le seul en vérité à se dresser, à mouiller et à jouir de la sorte et l'accumulation de l'odeur des sexes prenait la gorge à chaque accélération. Des cyprines et des foutres de toute sorte s'accaparaient le reste de l'oxygène, déjà raréfié, du bus. Il ne pouvait pas vraiment voir les corps en émoi, les chattes ni les autres bites, mais le bestial flottait entre l'espace imperceptible qui collait les corps entre eux ; la sueur coulait sur ses yeux de son front, il était tout en excrétion, ses vêtements trempés le collaient, sans parler des foutres et des cyprines qui l'enrobaient comme une gélule – il ne vit pas l'arrêt La montre où il devait s'arrêter pour un rendez-vous avec la Caf. Il ignorait d'ailleurs comment il avait eu ce rendez-vous. Il éjacula. La main invisible continuait de masturber terrible. Sa bite douloureuse devenait violette et n'arrivait pas à débander. Le bus s'arrêta au terminus, cité « La solitude ». Il gicla du véhicule et se retrouva sous le cagnard – seul. Il voyait noir dans le soleil étouffant au sol, tentait de reprendre un souffle qu'il ne trouva pas. Les chants des criquets semblaient encourager la chaleur, liquéfiant le bitume sous ses pieds faiblards. Il marcha un peu devant lui et s'adossa à un mur quelques secondes. Pansa sa verge douloureuse avec un peu de salive. Le bitume liquide lui brûlait les fesses. Ses vêtements avaient déjà séché.

Ça sentait le hareng et il se releva pour se réfugier dans l'ombre d'un platane. À l'endroit où il s'était brûlé le cul, restait une sorte de flèche dressée, sortie du bitume mou et *magmateux*. Il restait là à regarder les voitures passer devant lui, à se demander s'il existait un bar où il pourrait boire une bière pour se remettre du bus. Mais il n'y avait pas de bar dans le quartier de La solitude. Le dernier avait été remplacé par un magasin Weightwatchers. Il restait encore au-dessus de la nouvelle pancarte vert pomme, le nom de l'ancien bar bouffé par le salpêtre « Bar Familial ». Il ne comprenait pas bien ce qui venait de se passer. Il avait dû halluciner pensait-il. Mais l'odeur de hareng et de la crasse l'en dissuadait. Il reprit un Alprazolam en attendant la bière dont il rêvait de plus en plus et se mit en route. Toute la route était floutée par la chaleur. Sa gorge était très sèche et les criquets lui bouffaient les tympans. Il passa à l'orée d'une usine de nourriture et d'une usine de composants chimiques de haute performance – Arkema. Derrière les barbelés, de grosses cheminées évacuaient de larges volutes d'une fumée opaque et grise. Tous les tuyaux enchevêtrés ne montraient ni de début, ni de fin à leur carrosserie. « Pourquoi vous êtes là ? » un gardien s'adressait à lui. Il n'eut pas le temps de répondre qu'il se trouvait comme suspendu à un mètre du sol. Le gardien le reniflait « C'est donc ça » « Entre ici » et il le poussa violemment contre la porte vitre blindée qui battit pour le laisser passer et atterrir sur un sol mouvant, une sorte de tapis roulant à patates. Le choc l'immobilisa pour quelques secondes et déjà il s'engouffrait avec le tapis dans un autre trou plus petit. Il cria qu'il n'était pas là pour l'usine. Qu'il ne faisait que passer. Qu'il regardait juste dans les alentours pour boire une bière. Qu'il fallait le faire sortir et qu'il partirait. Qu'il avait en plus rendez-vous avec la Caf. Personne n'entendait. On l'observait à travers la vitre en plexiglas sans tain, mais le son avait été coupé parce

que le bruit des machines était trop désagréable pour les ingénieurs. Il voulait sauter du tapis le plus rapidement possible sans y parvenir. Il percevait un bruit distinct dans le fatras des pistons et des moteurs. Une sorte de ritournelle. Plus aiguë que le reste. Plus il avançait, moins il pouvait bouger, et plus il entendait le morceau de musique. C'était une chanson de Joe Dassin, *Salut les amoureux !* Plus il avançait, plus il se sentait immobilisé et plus Joe Dassin criait fort. Ses dents de devant en dentier claqueur qui rappelait sa banane, il se tenait derrière la glace sans tain et ne prêtait pas attention au nouveau venu quasi direct du bus pituite sur le rouleau mécanique à dents en caoutchouc renforcé. Joe Dassin n'était pas mort. Il dirigeait l'Arkemade de l'arrêt « La solitude ». En fait, Ils étaient trois et sans sourciller, ils étaient trois Joe Dassin.

Un autre Joe Dassin dansait et chantait sur les machines. Le crooner gominé donnait des rouflaquettes, entre ses dents en plastique sa langue frémissait. Il en était tout ivre, tout heureux de chanter sur les blocs d'aluminium chromé, parmi les crochets, les tubes, les bêtes d'acier, les yeux fermés et humides, son visage anticipait ce que voulaient vraiment dire les paroles de ses chansons. Lorsque c'était joyeux, un acquiescement de son visage ; lorsqu'il s'agissait d'un regret, une tristesse, un mouvement horizontal désapprouvant l'action. Joe Dassin regarda la nouvelle bête puant le crabe et chanta de plus belle. La bête tentait de hurler, d'émettre des mots sans y réussir.

SplashBraoumSluic ---- elle reçut une baignoire d'eau de mer sur la tronche. Trois énormes rouleaux brosses se mirent à tourner très fort sur elle. La récurer bien fort jusqu'à la plaie. « Bouffe ta rate, chien mort » semblait-elle entendre à travers un nouveau morceau de Joe

Dassin sur l'Amérique. La bête roulait dans le trou noir derrière les lanières de caoutchouc.

Un gigantesque tuyau rigide l'aspira. Un gaz endormit la bête et son corps se fit dépecer par une énorme main métallique. Le fond des animelles aspiré par une seringue. La graisse accumulée autour des cuissots fut chauffée par un four chalumeau et le jus précieux, récupéré dans un bac en plastique stabilisé, inoxydable et ininflammable. La tête fut découpée en tranches, réduite par du chlore pour en faire de la gomme à encre spéciale. Le reste de fiente encore présent dans la carcasse fut extirpé précieusement, conservé par une main humaine puis placé dans un congélateur haute sécurité. Elle servirait à la concoction du dérivé de la poix qu'Arkema prépare pour les médicaments, les peintures et les étanchéifiants nucléaires. Les os furent séparés de la chair pour fabriquer des steaks hachés. Les viscères furent mélangés à un dérivé d'huile de ricin pour fabriquer des huiles de moteur. Le reste du corps fut envoyé dans de l'acide sulfurique afin d'en faire un ingrédient pour lier les encres d'imprimerie professionnelle.

Joe Dassin chantait toujours et derrière lui, derrière les parois de l'usine, dans un énorme hangar sous des tôles refroidissantes, des camions Pébéo, Findus et Coatex étaient garés et attendaient de se faire emplir de peinture, de steaks et d'additifs rhéologiques, des sortes de flaques noires, ni solides ni liquides, qui ne pouvaient sécher coulaient lentement, comme magnétisées par une fissure phréatique de la croûte vers le noyau.

Vers 22h, l'un des Joe Dassin arrêta de chanter et un autre Joe

Dassin prit sa place. Il reprit la chanson au début de Joe Dassin à *New-York*, puis vint *Guantanamera* et enfin *Big Bisou* qu'il avait composée pour son ami Carlos.

Il se dévêtit et prit une douche glacée très vivifiante.

À sa sortie, il n'était plus Joe Dassin, mais un corps fatigué aux rides creusées.

Il attendit le bus à l'arrêt « La solitude ».

Fit grésiller son ticket à la porte du bus. Prit place dans le bus presque vide. Quelques contrôleurs cahoteux rirent avec le chauffeur qui roulait très vite sur les petites routes cabossées.

Ils parlaient de pronostics.

Du match de football de ce soir.

Des lucarnes et des actions décisives qu'ils avaient vécues et qu'ils désiraient voir ce soir.

De l'arbitre qui est un bon arbitre ce soir.

Que c'était une bonne chose qu'il y ait enfin un bon arbitre au stade.

Qu'ils allaient les niquer ce soir ces autres enculés-là.

***

Dans les lumières rosées d'entre chien et loup parmi les collines d'un été brûlant, le feu auréole les montagnes et Joe Dassin regarde les affiches des grands commerces allumant leurs néons pour convier le bord de la route à venir visiter leurs nouveaux magasins.

Il se demanda s'il avait le temps de boire un thé en bas de chez lui avant de rentrer auprès de sa famille puis il sourit vers le rouge horizon montagneux.

Mobilité

Antonin Crenn

Un rapport déclara que la population était mal répartie sur le territoire parisien et que les inégalités se creusaient, que la mixité sociale était une bonne chose, et qu'elle serait encouragée par la mobilité géographique. Tous les Parisiens interrogés approuvèrent les conclusions du rapport, mais aucun ne fit l'effort spontané de quitter l'ensemble homogène où il résidait pour en gagner un autre. L'administration prit donc des mesures.

Elle décida que les Parisiens devraient déménager chaque année dans un nouvel arrondissement. La propriété privée fut préalablement abolie, afin de faciliter le renouvellement des résidents dans le parc immobilier. Chacun devrait donc changer d'adresse tous les ans pour partir à la découverte d'un nouveau quartier et à la rencontre de nouveaux voisins. De ce mélange permanent naîtrait l'harmonie sociale.

Une personne avisée, qu'on avait consultée, objecta que le tableau était naïf et que, sous la contrainte, certains Parisiens se contenteraient de partir dans l'arrondissement d'à-côté puis de revenir à leur point de départ l'année d'après, indéfiniment, sans jamais s'aventurer dans les contrées inconnues. Les vieilles familles de Chaillot passeraient une année sur deux aux Ternes en traversant l'avenue ; les inconditionnels

du Marais passeraient du troisième au quatrième arrondissement sans bousculer leurs habitudes. Et la belle idée retomberait comme un soufflé.

Cette observation fit mouche. Il fut admis que les regroupements spontanés de population étaient inévitables, et qu'ils se produisaient autour de l'identification à des points communs. Puisqu'il avait été décidé que les conditions économiques et sociales ne devaient plus être ce critère fédérateur, l'administration en chercha un autre, plus arbitraire, qui devait forcer les Parisiens à se répartir de manière homogène sur le territoire.

L'administration décida que chaque Parisien serait assigné dans l'arrondissement qui portait le chiffre de son âge, retranché d'autant de fois vingt ans que nécessaire. Cela signifia, à titre d'exemple, que toute personne âgée de vingt-sept ou de quarante-sept ans reçut aussitôt l'ordre d'emménager dans le septième arrondissement, tandis que les individus âgés de trente-deux ans partirent dans le douzième. L'administration laissa six mois aux Parisiens pour prendre leurs nouveaux quartiers ; la population fut intégralement déplacée, les cartes rebattues. On repartit de zéro. L'administration vit que cela était bon.

Des couples furent séparés, mais d'autres se formèrent. Personne ne s'en plaignit. Après quelques années, on comprit que la vie commune n'avait été qu'une convention, et que les couples qui s'aimaient vraiment s'accommodaient très bien de la séparation. Ceux qui restèrent attachés au modèle conjugal se débrouillèrent pour trouver leur moitié dans le même arrondissement : ils se lièrent avec des personnes du même âge qu'eux, ou qui avaient vingt ans de plus ou vingt ans de moins. Parfois quarante. Cela ouvrit des perspectives.

En revanche, à l'usage, on s'aperçut que la règle était assez

contraignante pour ceux qui souhaitaient procréer. Certains jeunes gens s'obligèrent à faire des enfants l'année de leurs vingt ans parce qu'ils ne voulaient pas attendre d'en avoir quarante, et qu'ils craignaient de ne pas pouvoir garder leurs petits chez eux si ceux-ci naissaient en cours de cycle. Ce fut une mauvaise période pour la jeunesse parisienne, marquée par un taux d'échec terrible aux examens universitaires. Les enfants nés dans cette précipitation ne profitèrent pas d'un contexte familial très épanouissant. L'administration reconnut qu'en faisant son omelette, elle avait cassé des œufs. C'était prévisible et inévitable mais elle se repentit tout de même, par bonté. Elle accorda donc une exception à la règle du déménagement individuel : on autorisa les parents à garder auprès d'eux leur progéniture jusqu'à ses vingt ans, à condition qu'ils continuent ensemble à circuler chaque année sur la spirale des arrondissements.

Mais de toute façon, les enfants furent en général placés en internat car c'était plus commode. Les collèges se développèrent dans les onzième, douzième, treizième et quatorzième arrondissements. Il y en eut également un dans le dixième, pour les surdoués, et quelques autres dans le quinzième, pour les redoublants. Les années lycée se déroulaient ensuite dans ce qu'on appelait auparavant les beaux quartiers : du Champ-de-Mars à Auteuil, de Passy à la plaine Monceau. Ceux qui rataient leur bac le repassaient à la Goutte-d'Or ou à la Villette, dans les dix-huitième et dix-neuvième arrondissements où se regroupaient les lycées les moins cotés, ceux qu'on réservait aux rattrapages d'examens.

Les enfants qui avaient été couvés par leurs parents jusqu'au dernier moment se trouvaient assez désemparés à l'âge de vingt-et-un ans lorsqu'il fallait voler de ses propres ailes. Leurs camarades qui avaient suivi scrupuleusement le parcours de mobilité avaient passé

l'année de leurs vingt ans à Belleville ou à Charonne. Ils avaient déjà appris l'indépendance. Ils avaient perdu leur pucelage aux Batignolles, et voté la première fois dans le dix-huitième, bastion de la Commune de Paris. Pendant ce temps, les enfants couvés étaient restés accrochés à leur père ou à leur mère, et parfois même aux deux à la fois si les âges de ces derniers étaient compatibles. Certains adolescents grandissaient à Saint-Germain-des-Prés car leur mère avait quarante-six-ans ; d'autres sur les Champs-Élysées car leur père en avait quarante-huit. C'était étrange.

Lorsque tombait la date fatidique de leur anniversaire, qui marquait leur déménagement forcé vers le premier arrondissement, c'était parfois la panique. Afin de ne pas laisser ces jeunes gens de vingt-et-un ans livrés à eux-mêmes, l'administration décida dans un élan paternaliste de créer un grand foyer d'hébergement collectif au Palais-Royal. Les prestigieuses galeries furent habitées par ces jeunes fauves qui n'attendaient qu'à vivre leur vie. On doit dire que l'acclimatation se passa plutôt bien ; les Parisiens de quarante-et-un et de soixante-et-un ans n'eurent pas à se plaindre du voisinage.

Du fait de la grande inégalité de dimensions qui régnait entre les arrondissements, il fallut faire face à des disparités problématiques dans les densités de population. Lorsqu'ils atteignaient quarante et soixante ans, les Parisiens avaient pris l'habitude depuis plusieurs années de vivre dans les arrondissements périphériques de la ville, dans des appartements de grande surface. Il fallait ensuite déménager tous les habitants du vingtième arrondissement, le plus vaste, dans le minuscule premier : c'était une opération délicate. Puisque les propriétés immobilières avaient été confisquées par l'administration, il était heureusement facile de se réorganiser. On commença par supprimer tous les bureaux du centre de Paris. On ferma aussi les

banques, les magasins de luxe, tous ces services inutiles qui prenaient une place folle : il fallait trouver où loger tous les habitants qui débarquaient du vingtième, et leur donner les moyens de mener une vie agréable. Les commerces de proximité réapparurent, ainsi que les cafés bon marché où pouvaient se réunir les Parisiens petitement logés. Des personnes mal intentionnées parlèrent de convertir en appartements le musée du Louvre, mais cette idée idiote ne fut jamais suivie de faits. On ferma plutôt le centre commercial des Halles, qui avait toujours été une aberration, et cette opération permit de récupérer pas mal de place. Finalement, le centre de Paris était devenu un endroit surpeuplé, certes, mais dynamique. On vivait les uns sur les autres mais on ne s'ennuyait pas. Tout compte fait, les personnes de quarante-et-un ans étaient très satisfaites de leur déménagement. C'était l'occasion, pour elles, de donner un bon coup de fouet à leur quotidien petit-bourgeois, qui s'enlisait dans le confort. On remarquait le même phénomène chez les Parisiens de soixante-et-un ans, qui passaient dans les arrondissements centraux les premières années de leur retraite : c'était comme une nouvelle jeunesse.

Vingt ans plus tard, souvent, ces mêmes retraités étaient lassés des déménagements successifs. L'administration les autorisa, à partir du cinquième tour, à s'arrêter à tout moment et à se fixer dans l'arrondissement où il se trouvaient. Les plus usés profitaient de l'aubaine aussitôt qu'ils atteignaient quatre-vingts ans, et restaient définitivement dans le vingtième arrondissement. L'Est parisien devint ainsi le quartier des vieilles personnes fatiguées, après avoir été dans les années deux mille le quartier le plus branché de Paris. Des services spécifiques se développèrent dans cette partie de la ville, adaptés à cette fraction considérable de la population, qui constituait une entorse importante à l'objectif d'homogénéité qui prévalait partout ailleurs. On

construisit des maisons de retraite de dix étages à Ménilmontant. Un esprit qui se croyait malin objecta que la vue directe sur le cimetière du Père-Lachaise risquait de déprimer les pensionnaires. L'administration admit qu'elle avait encore cassé un œuf en faisant son omelette, mais que les coïncidences étaient les coïncidences et qu'il ne fallait pas y voir malice. On en resta là. Par ailleurs, les vieux qui étaient encore capables de déménager continuèrent le parcours classique de mobilité jusqu'à attendre de se trouver dans la case qui leur plaisait le plus. Leur choix se faisait en toute connaissance, car ils avaient déjà vécu quatre fois dans chaque arrondissement et avaient acquis un goût très sûr : par exemple, les plus intellos attendaient leurs quatre-vingt-cinq ans pour s'installer pour de bon dans le Quartier latin. D'autres ne continuaient pas la route bien longtemps et s'arrêtaient dans le premier ou le deuxième arrondissement, où vivaient les étudiants, et c'était plutôt joyeux ; il y en avait très peu qui étaient assez vaillants pour finir leurs jours sur la Butte-Montmartre ou sur les bords du canal de l'Ourcq.

Le mélange se passait bien. Mais dans ce brassage organisé, il y avait tout de même des taciturnes, des grossiers, des mal embouchés ; tout le monde ne jouait pas volontiers le jeu de la convivialité. L'alcool aidant à fraterniser, on saisit alors toutes les occasions pour sonner chez son voisin et ouvrir une bonne bouteille avec lui. Chaque année, les Parisiens fêtèrent leur anniversaire en même temps qu'ils inaugurèrent leur nouvel appartement : c'était le moyen de mêler leurs anciens amis à leurs nouveaux voisins, et de créer des rapprochements. On buvait beaucoup, on riait fort. Certains convives flirtaient et, parfois, concevaient des enfants. C'était gai même si c'était un peu forcé. Pendant ces festivités rituelles, on ne se faisait jamais de cadeau : il n'était pas question de s'encombrer d'objets qui

compliqueraient la mobilité. Les gens vivaient avec peu de choses et, d'ailleurs, ils n'avaient besoin de rien.

On déménageait, hop, et on recommençait ; et ainsi de suite chaque année. Une petite routine finit par s'installer. Afin d'éviter que l'habitude brisât l'enthousiasme des Parisiens, l'administration décida de changer les règles du jeu. Elle décala d'un chiffre la numérotation des arrondissements, pour voir. Aussitôt, le foyer de jeunes gens de vingt-et-un ans dut s'installer de l'autre côté de la rue des Petits-Champs, dans l'ancien deuxième arrondissement ; cela ne changea pas grand-chose pour eux. En revanche, la même année, de vieux Parisiens fatigués quittèrent l'ancien dix-neuvième arrondissement pour le nouveau vingtième, qui était l'ancien premier, au centre de Paris. Le Palais-Royal, déserté de ses étudiants, fut reconverti en maison de retraite. Cela affecta considérablement l'ambiance du quartier. L'administration décida que cela était bon, et qu'il fallait décaler régulièrement les numéros pour tout chambouler.

Plus tard, l'administration déplora l'effet de classe qui s'était produit entre les personnes qui se déplaçaient ensemble tout au long de leur vie : les personnes de trente-trois ans avaient développé un instinct grégaire qui les poussait vers leurs aînés de cinquante-trois ans, et réciproquement. Pour endiguer ce phénomène, elle décida de fusionner deux arrondissements limitrophes, ce qui en réduisit le nombre total à dix-neuf. Des connexions intergénérationnelles inédites se produisirent alors, sur un nouveau cycle de dix-neuf ans. Après quelques tours sur ce rythme, une routine différente s'installa : il fallut également l'enrayer. L'administration rétablit donc un nouveau vingtième arrondissement, par scission du grand douzième. Le bois de Vincennes devint un arrondissement autonome où, tous les vingt ans, les Parisiens allèrent passer une année au camping. L'expérience de la

nature fut extrêmement bénéfique à l'équilibre personnel de chacun, et ce qui était bon pour chacun était bon pour tous. L'administration était bien contente de son idée.

La vie parisienne alla son train. Parfois quelqu'un protestait : l'administration, fermement convaincue que son système était le bon, faisait la sourde oreille et le problème finissait par se tasser. C'était une question de bonne volonté et, le plus souvent, ça marchait assez bien.

Le bureau des plaintes

Hugo Drillski

Son train a accusé un retard d'un quart d'heure, le troisième depuis début septembre. Son boss l'a remercié. Elle est dans la place, juste devant moi, derrière une vitre en plexiglas qui atténue un peu son psychodrame. C'est moi le type derrière le guichet, avec le gros pull et le thermos de café fumant. J'écoute, je réconforte. C'est mon boulot. Elle déblatère. Je réprime une toux grasse.

« Vous vous foutez de nos gueules, les fonctionnaires ! Ça commence à bien faire ! Vivement que Sarko revienne ! Là, vous ferez moins les malins ! Hé, Ho, vous m'écoutez ?

— Mmh. »

Elle est écarlate. Pauvre minette. Mais quelle idée d'habiter aussi loin de son lieu de travail ? Hein ? C'est toi qui as décidé de dépendre du train, pas moi ! Eh ouais ! Assume un peu tes erreurs ! Et arrête de postillonner sur ma vitre, pense à la femme de ménage !

« Un peu de concurrence, ça vous ferait pas de mal ! Ras-le-cul de la SNCF !

— Madame Duvillier, je vous en prie, ne me prenez pas en faute, je

suis un simple fonctionnaire, je fais mon travail, je ne suis pas particulièrement affilié à la SNCF...

— Oh, et puis ça suffit ! On m’a dit que je pouvais gueuler autant que je voulais ici !

— Oui, Madame Duvillier, effectivement, vous le pouvez. Je vous signale juste que je ne suis pas responsable de votre détresse, donc, mettez vos plaintes à la troisième personne, s’il vous plaît.

— Je comprends, mais vous, faites-en autant, ça me fait du bien de hurler sur vous, je vais quand même pas gueuler dans le vide.

Bon, on peut bien être sympa, faire preuve d’empathie, une partie de notre formation a été consacrée à cette facette sociale de notre job. Elle est pas méchante cette dame et en plus, il est bientôt quinze-heure trente. Encore une grosse journée qui s’achève !

« D’accord, allez-y. Essayez juste de dire : mais ce n’est pas contre vous à la fin, pour me dédouaner un peu, vous comprenez, c’est mieux pour mon moral.

— Je vous encule ! reprend-elle derechef. Vous et toute votre petite clique de Jean-Foutre ! Je vous baise, vous entendez ? JE VOUS BAISE ! »

Elle envoie son poing dans la vitre, ça vibre et j’entends craquer un os dans son poignet. Elle se calme subitement.

« Mais ce n’est pas contre vous, ajoute-t-elle en sanglotant.

— Au revoir, Madame Duvillier. Il y a des brochures pour S.O.S mains sur les présentoirs dans le hall d’entrée.

— Oui... Désolée. »

Et elle s'arrache, son sac à main collé contre elle comme si elle allait se faire dépouiller. Y a encore deux mecs derrière la porte, je les vois s'agiter dans la caméra. J'active l'interphone et déclare d'une voix neutre, objective et apolitique ;

« Messieurs, le bureau des plaintes va fermer ses portes, veuillez revenir jeudi prochain entre 10h et 11h30 ou entre 14h et 16h. Merci.

— Mais il n'est que 15h28 ! rumine l'un des mecs, dont le visage rond et volumineux rentre à peine dans l'écran de contrôle. Et ça fait une heure qu'on attend !

— Oui, fais-je mollement, tout engourdi que je suis de rabâcher sans cesse les mêmes mots aux mêmes abrutis. Sauf que si je vous fais passer, l'homme qui attend après vous trouvera cela injuste alors certes, vous sortirez soulagé – après l'heure légale de fermeture, faut-il seulement le rappeler – mais pas lui. C'est donc une injustice. Vous saisissez ?

— Allez vous faire mettre. »

Le type lâche un mollard gros comme un embryon sur la caméra et se met à jurer, il m'insulte comme un cinglé, s'empourpre, les yeux exorbités, il me qualifie de *tapin du système*. J'encaisse. Pas de souci, je suis formé pour ça, et puis...

« Pour toute réclamation, adressez-vous au bureau des plaintes du bureau des plaintes, guichet 12. Il est ouvert le mardi de 11h à 11h30 et le vendredi de 15h à 16h.

— Enculé ! »

C'est bon, il se casse. Soulagement. C'est l'heure. J'efface mon

historique (sait-on jamais), ferme ma session, éteins mon ordinateur, enfourne dans mon attaché-case le reste d'un pain au chocolat et ma revue sur les avions de chasse puis me dandine paisiblement vers la sortie. J'attends l'ascenseur, les couloirs sont vides, tout le monde est en week-end, c'est presque sinistre.

L'ascenseur arrive et qui m'y accueille ? Dalmiche ! Ce bon vieux Dalmiche. Timing parfait. Nos montres sont synchronisées.

« Ça roule ma poule ?
— Ça biche, ma biche ! »

On est contents et impatients parce que ce soir, comme chaque jeudi soir, c'est notre soirée ! On s'est rencontrés à la cafétéria, sept ans plus tôt et depuis, on est inséparables. On vit dans le même lotissement et du coup, on fait du covoiturage ; c'est moins sale.

Dalmiche, c'est le psychologue de la maison. Comme on est beaucoup soumis au stress, dans notre job, on doit le voir au moins une fois par mois. C'est vrai ! Pas facile de se faire pourrir la tronche à longueur de journée, mais bon, vaut mieux ça que rien glander ! Les fonctionnaires sont des chômeurs qui ont de l'amour-propre, je l'ai toujours dit ! 'Pis bon, je vais pas me plaindre... Ceux qui galèrent vraiment, par contre, c'est les agents du bureau des plaintes des agents du bureau des plaintes. Eux, ils sont vraiment bien payés, genre trois mille balles par mois, faut passer un concours de catégorie A, mais en général, les carrières ne durent pas plus de deux ou trois années. Un job très éprouvant, en somme.

Et le pire du pire, c'est les agents préposés aux plaintes des agents du bureau des plaintes des agents du bureau des plaintes. Ceux-là, je peux vous dire qu'ils sont vernis parce que pour absorber la haine du fonctionnaire de catégorie B lui-même soumis à la haine du fonctionnaire de catégorie C, il faut une bonne dose de courage !

On arrive au parking, je déverrouille ma Peugeot 306 à distance, les phares s'allument brièvement, on grimpe dedans, parés à regagner nos domiciles respectifs et à faire une bonne sieste avant notre soirée ! Sur la route, pour se motiver, on écoute du gangsta rap. Basses lourdes, gros refrain ;

Claque ce cul tue ce négro (ouais)
Claque ce fric bute cette pute (okay)
Claque cette oseille pour l'apéro (okay)
Mais surtout tue ce négro !(ouais !)

C'est en américain mais on comprend, on a quand même fait des études ! Calé dans le siège passager, ses deux gros pieds sur le tableau de bord, Dalmiche mime une mitraillette avec ses bras, je bouge la tête comme une poule, que c'est bon d'être en week-end ! Il fait bon, en plus ! Presque chaud ! C'est rare pour un mois de février !

Je le dépose, remets le son qu'on écoutait à fond et roule jusqu'à chez moi, toutes fenêtres ouvertes, me pavane posément, me gare et sors de ma caisse d'un air arrogant, torse bombé. Hâte qu'on soit ce soir, je me sens comme invincible. Quand on fait la fête, on la fait pas à moitié, si vous voyez ce que je veux dire...Trop d'excitation pour siester, trop de frustration, j'ai besoin de me libérer. Je gobe un

anxiolytique pour me délasser un peu et songe, sans nostalgie aucune, à tous ces abrutis qui ont défilé au guichet cette semaine, enfin, aujourd'hui ; tous rouges, tous décoiffés, tous éprouvés par l'administration, tous poussés à bout par l'État, tous haineux, tous fiers d'eux-mêmes, tous centrés sur leur petite personne juridique.

***

On klaxonne dehors. C'est l'heure. Chemise rose pâle, parfum YSL et mocassins à glands. Je saute dans la Renault rutilante de Dalmiche qui s'est rasé le crâne et a remastérisé ses contours de barbe. Encore le même son à fond. Il a installé un caisson de basse à l'arrière qui fait vibrer tout l'habitacle et comme j'arrive au moment du refrain on se met à le scander en chœur, sautant sur nos sièges respectifs, bras en mitraillette, les voisins vont nous prendre pour de vrais dingues !

Dalmiche démarre. Il fume une clope. M'en propose une. Ouais, pourquoi pas ? On est tous les deux non-fumeurs, mais le week-end, c'est pas pareil. Du jeudi au dimanche, en somme.

« Bon on se la colle sévère ce soir, okay ? Me dit-il, déterminé. J'ai eu une lourde semaine.

— Ah ouais ?

— Ouais, j'avais pas mal de consultations en retard et la semaine dernière Jean-François Brière s'est suicidé alors j'ai plutôt intérêt à me tenir à carreau, surtout si je veux passer psychologue des psychologues des agents des bureaux des plaintes.

— Comment tu fais pour être aussi ambitieux ? Sérieux, rien qu'à t'en entendre parler, ça me fatigue, mec. Et pourquoi pas psychologue

des psychologues des agents préposés aux plaintes des agents des bureaux des plaintes ?

— La P.P.A.P.P.A.B.P ? Tu parles, c'est l'élite, ça, que des pètes-culs là-bas, avec leur propre cafét' et tout et tout, ils se sentent plus, veulent pas se mélanger, sont tous plus imbuvables les uns que les autres. Le concours est hyper-chaud, même en interne.

— Ah, ça existe, marmonné-je, décontenancé... Foutre dieu ! »

Le Migos est un strip-club situé dans une zone commerciale, pas loin du Macumba et du bowling. C'est notre quartier général. C'est là qu'on claque une bonne partie de notre salaire. On y passe tous nos week-ends, sans exception. Elles sont pas farouches, les filles là-bas. Comme on est des habitués, la patronne nous accueille comme des princes, elle sait qu'on a du blé, qu'on est fonctionnaires, on leur évoque la sécurité... L'avenir, en quelque sorte. C'est d'ailleurs ce qu'on aime, ce qui nous pousse à revenir chaque week-end. Au Migos, c'est nous les patrons et les gonzesses font pas semblant ; on a qu'à claquer des doigts pour qu'elles tombent à nos pieds. Elles veulent changer de vie. Trouver un bon micheton. À ce sujet, on a pas mal d'anecdotes et après deux ou trois whiskys-glaçons, on aime à se les remémorer.

« Tu te souviens de Sonia ?

— Ouais... mugit Dalmiche en jetant une poignée de billets à la panthère qui secoue ses formes arrondies sur la piste. Son cul, c'était une vraie piste d'atterrissage... Truc de fou.

— Grave ! »

Au Migos, on peut fumer tranquille, personne ose nous prendre les

couilles. Et c'est sûr qu'on va défoncer son paquet en une seule soirée. Paraît-il qu'un fumeur qui meurt prématurément, en dépit des soins qui lui sont nécessaires, revient moins cher qu'un type qui vit vieux et étant fonctionnaire, je me dévoue encore, ce soir, dans la débauche, au service de l'intérêt général. J'en craque une, tousse. C'est immonde. Mais ça fait du bien.

« Et tu me disais, pour Brière, dis-je en frottant mes yeux brûlants, il s'est suicidé ?

— Ouais, affirme Dalmiche, grimaçant après sa dernière gorgée. Surmenage. 35 heures par semaines, le type.

— Y m'font bien marrer, ces fils de putes de l'UMP, avec leurs délires à la con, là, ouais *gnagnagna*, les 35 heures c'est dépassé, faut évoluer... Mais merde, 35 heures, c'est déjà trop hein, m'est avis que t'es d'accord avec moi, pas vrai, mon con ?

— Et pas qu'un peu, *ahah* ! C'est mauvais pour la santé !

— *Ahah* ! »

On commande la petite sœur. La fille retire le haut et nous le balance à la gueule. Elle est montée sur des talons translucides qui ressemblent davantage à des échasses mais se débrouille pas mal, bien entraînée, la nana, une vraie pro ! Bon payeur, je lâche cinquante balles en billet de dix tandis que Dalmiche trace des grosses lignes de coke sur le zinc. Il forme les lettres I.T.T, on les sniffe joyeusement, nos puissants reniflements sont à peine étouffés par la musique assourdissante. Nos esprits s'échauffent un peu.

« Tu les verrais, tous ces bouffons, sont là, à miauler, les fonctionnaires ceci, l'administration cela... Mais qu'est-ce qu'ils

feraient sans nous, franchement ? Qu'est-ce qu'ils feraient s'ils avaient personne pour cracher leur haine ? Qui prendrait les coups ? Et les insultes ?

— Bah, c'est vrai, selon le numéro spécial du *Monde* du mois dernier, la création du bureau des plaintes et de ses ramifications n'est pas étrangère à la fulgurante diminution des divorces et des violences conjugales. Mais d'un autre côté, on alimente la *phobie administrative*, la haine du fonctionnaire, on crée des emplois à tort et à travers, ça fait jaser... Il faut voir les bons et les mauvais côtés.

— Je les emmerde tous autant qu'ils sont, dis-je d'un ton catégorique, après avoir éternué. Ils détestent les fonctionnaires parce qu'ils dépendent d'eux, ça les énerve, alors ils détestent, ils se mettent en colère. Les gens dégourdis se démerdent, ils ont pas besoin de cracher tout leur venin sur des pauvres mecs qui y sont pour rien... Puis, terminant mon verre. Tu m'en refais une ?

— T'es sûr ? Elle est forte quand même, c'est un contact hispanophone qui me l'a ramenée hier soir, elle presque pure.

— Vas-y, vas-y, on a dit qu'on se la collait, pas vrai ?

— Ouais, okay. »

Sniiiif... Sniiiiif... Et voilà ça monte sens plus mes dents envie de danser grimpe sur podium rejoins la strip-teaseuse l'agrippe par son string et comme c'est très fin, ça craque elle est nue, main pudique sur son pubis derrière la sécurité arrive saigne du nez froid claque des dents sens plus rien.

***

Je me réveille subitement dans une gigantesque file d'attente. C'est

quoi ça, un concert de Johnny ? Une boîte de nuit ? Combien d'heures écoulées ? Combien de jours passés ? Me sens vaseux, sang séché sous mon nez, coton sous mes pieds. Merde, où je suis là ? Où est Dalmiche ? Devant moi, un mec avec une hache enfoncée dans le crâne et encore devant, un chauve, maigre, cancéreux… Lugubre. Y a une pancarte digitale enfoncée dans le coton qui se hisse vers le ciel, de coton aussi, très lumineux, ça fait mal aux yeux. J'ai un peu froid. Bienvenue au Ciel. *Welcome To The Sky*.

Le Ciel. *The Sky*. C'est quoi ça, c'est pas un night-club dans la vieille ville ? Mais on n'est pas dans la vieille ville. J'alpague le mec de devant. Sa cervelle tente de se faire la malle, je sursaute encore, c'est quoi ce délire ? Une soirée déguisée ?

« Excusez-moi, monsieur, euh, vous pouvez me renseigner ?

— Ouais, quoi ??

— Je voudrais savoir euh, qu'est-ce qu'on attend au juste ? Vous avez pas vu mon pote ? Il portait des lunettes de soleil.

— T'es dans la queue pour Saint-Pierre là.

— Je connais pas cette boîte.

— C'est pas une boîte, bonhomme, c'est Saint-Pierre, l'administrateur. C'est lui qui te donne le dossier à remplir pour le Paradis.

— C'est quoi cette blague de merde ? Je suis en plein *bad trip*, là.

— Non, c'est pas une blague, regarde. »

Là, il me met un violent coup de poing ! J'ai pas le loisir de l'esquiver, ses phalanges me frappent de plein fouet et... rien ! Ça me traverse ! Mon corps n'est plus. Bordel de Dieu ! J'ai trépassé ! C'était

pas si horrible, finalement ! Le hic, c'est cette file d'attente, là, ça m'angoisse un peu.

« Et... Vous attendez depuis longtemps ?

— Bah, moi pas trop, mais apparemment, y en a pour une bonne semaine.

— Une semaine ? Mais c'est énorme !

— Ouaip, surtout que le mec est pas pressé, il ouvre son bureau une heure par jour, à peine. En plus, y a eu pas mal de catastrophes ces derniers temps, des typhons, des machins comme ça... On est mal tombés...Il peut rien faire... Faut respecter le principe de continuité, qu'il nous dit pour se justifier... Mais on est pas dupe.

— Meerde...

— Bon, le point positif, c'est que, quand t'es mort, tu vois pas le temps passer, *héhé*. »

Je me mets à sévèrement paniquer quand l'enfoiré en rajoute une couche.

« Le pire, c'est qu'une fois que ton cas a été régularisé, le mec te file un dossier que tu dois remplir et déposer ensuite. Le délai de réponse est de trois mois environ ! Si t'as pas de réponse passé ce délai, c'est que t'es pas admis au paradis. Donc c'est l'enfer. Après, si tu veux éviter les flammes, tu peux devenir un ange, mais on te coupe les couilles. Et tu bosses pour Saint-Pierre, quarante heures par semaines !

— QUARANTE HEURES ? »

Merde ! Merde ! Merde ! Grosse suée ! Crise d'angoisse ! Même ici

c’est possible ! Et je risque pas d’être admis au paradis ! QUARANTE PUTAIN D’HEURES ! Me sens faible. Me sens partir. Encore une fois !

« T’as pas une clope, mec ?
— Ça n’existe pas, ici, vieux. Désolé. »

AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAH !!!!

***

Biiip... Biiip...Biiip

Je vomis ! C’est encore tout blanc ici, ça ressemble au Ciel ! La seule différence c’est la puanteur du désinfectant ! Je vomis ! Un bouquet de fleurs ! Des tubes ! Des tuyaux ! Des infirmières ! Un médecin ! Dalmiche ! Je suis vivant !

On me ramène chez moi, quelques jours plus tard, en fauteuil roulant, sous perfusion, et tout et tout. Une vraie loque humaine. Overdose. Calme, repos, régime draconien et produit de substitution. J’ai failli y passer, qu’on m’a dit. Sans blague les mecs ? Toute une vie à remplir des circulaires pour ÇA ? C’est qu’un entraînement, en fait. Le pire arrive !

Faut que je me remette sur pied. Problème, je suis pas sûr d’en avoir envie. Ce petit voyage au Ciel a violemment bouleversé ma vision des choses. La fonction publique, c’est terminé. Je rends ma plaque. Plus jamais ça. Je vais me lancer dans le gangsta’rap, je crois.

Me tatouer de la tête au pied, raconter que je claque des culs, que je fabrique de la came dans des baraques abandonnées dont les fenêtres ont été bouchées avec des plaques de bois, j'en suis parfaitement capable. Marre d'être un pion, marre d'être la serpillière de l'administration. On m'a éduqué dans l'idée que tout se passerait comme dans leurs clips à la con. *Pff*. On a qu'une seule vie valable. La suivante est pire. Soit on brûle sur le brasier de l'enfer, soit on squatte le paradis sans clopes, soit on devient un ange et c'est reparti pour une vie d'esclavage et de castration.

Je me sens comme le Danny Glover de la fonction publique. Trop vieux pour ces conneries. Voilà mon mot de passe, mon tampon et mon thermos. Moi aussi, je veux encourager la libre entreprise. Inciter à la débauche. Je veux investir et foncer.

Et j'irai dégueuler toute ma haine chez ces sales branleurs du bureau des plaintes.

Portes, monstres, Trésor Public

Julien Boutreux

Une aventure à laquelle vous contribuez

L'estomac noué, vous gravissez une à une les marches glissantes de l'imposante bâtisse, monstre de béton se détachant à peine sur le ciel gris. Parvenu au terme de votre ascension, vous vous retournez une dernière fois sur la rue et sur l'année passée. Une année à comptabiliser la moindre recette et la moindre dépense. « Tout ça pour ça », marmonnez-vous. Il est temps de ne plus avoir peur. Vous pivotez sur vous-même et faites face à votre destin. Dans un bruit feutré, les portes automatiques s'ouvrent et se referment devant vous, gigantesques mâchoires de cristal, au hasard des allées et venues de nombreux aventuriers de votre acabit. L'antre de la bête est bien gardé. Au fronton de l'édifice, vous lisez en lettres dorées : CENTRE DES FINANCES PUBLIQUES. Votre épais dossier sous le bras, vous prenez une grande inspiration, serrez les dents et vous engouffrez dans le ventre de l'Administration Fiscale. Poursuivez votre lecture au paragraphe 1.

0.

« Bingo ! Nada ! Zéro euro ! Et c'est ce que je te conseille de faire ! »

Il part d'un grand rire et descend sa bière dans la foulée. Après son rot sonore, vous émettez une réserve :

« Oui, mais moi, je gagne un peu plus quand même…

— Foutaises ! Tu crois qu'un inspecteur ira chercher des poux à un pote du DG ? Tiens, donne-moi ça ! »

Il vous arrache votre formulaire, sort d'un tiroir un paquet d'où émane une odeur entêtante, et commence à rouler un joint monstrueux avec l'imprimé CERFA.

« T'inquiète pas, j'ai enlevé les piles de tous les détecteurs de fumée de l'étage ! ».

Vous savourez ainsi quelque temps ce moment d'amitié inattendu. Quand le bureau est devenu un aquarium irrespirable, vous décidez de prendre congé. Le DG, euphorique, vous enjoint une dernière fois de ne pas vous inquiéter, vous assure qu'il s'occupera personnellement de votre imposition. Il vous serre contre lui et vous invite à repasser quand vous voudrez. Vous vous confondez en remerciements.

Poursuivez le cœur léger au 11.

1.

Le hall est un capharnaüm assourdissant à l'atmosphère étouffante. Une foule bigarrée de contribuables attend son tour. Pour les guider dans leur quête : une unique fonctionnaire campant sa forte masse derrière un unique guichet. Vous comprenez qu'il faut prendre un ticket à l'automate. L'affichage digital indique un lumineux 83. Vous tirez le numéro 21. Rendez-vous au paragraphe correspondant (le 21) si vous décidez de prendre votre mal en patience. Mais si vous préférez examiner les piles d'imprimés mis à disposition non loin de là

en attendant que les 37 personnes qui vous précèdent règlent leur problème, allez au 5.

2.

Après vingt minutes à faire reluire le lino du couloir, la lassitude vous gagne. Votre dos est en feu, et personne n'a fait attention à vous. Surtout, on ne vous a pas permis d'entrer dans les bureaux occupés. Bref, votre initiative est un fiasco. Allez ranger le matériel là où vous l'avez pris, ou bien laissez tout en plan, peu importe pourvu que vous cessiez vos enfantillages. Faites un autre choix, de 22 à 29, en évitant bien sûr les portes déjà ouvertes.

3.

Aucune indication ne vous a invité à vous rendre à ce paragraphe. Si vous êtes ici, c'est soit que vous n'avez rien compris au dispositif de cette histoire interactive et que vous lisez les paragraphes dans l'ordre de leurs numéros, soit que vous êtes un lecteur compulsif, voire obsessionnel, qui vérifie n'avoir rien raté de cette aventure. Optons pour cette dernière hypothèse : pour récompenser votre opiniâtreté, voici un authentique poème administratif contemporain.

Seuls les associés personnes morales ou personnes physiques participant à l'exploitation au sens du 1° bis du I de l'article 156 du CGI peuvent faire valoir leur part dans le crédit d'impôt. Le montant global déterminé est réparti entre tous les associés, mais seuls ceux cités ci-avant peuvent prétendre au bénéfice de ce crédit d'impôt.

4.

Vous quittez précipitamment le bureau 116, mais comme la folle qui l'occupe continue de pousser ses cris d'orfraie, d'autres employés

commencent à rappliquer. Avant qu'on ne vous voie, vous vous engouffrez dans l'escalier, toujours aussi ténébreux, et montez ses marches quatre à quatre. Vous parvenez ainsi sain et sauf au deuxième étage. Des dizaines de portes à nouveau, cette fois-ci orange sur des murs gris. Que faire ? Eh bien, vous pouvez essayez différents bureaux, du 222 ou 229. Choisissez en conséquence un paragraphe où vous rendre, de 22 à 29.

5.

Il y a là divers document de grand intérêt. Lequel allez-vous choisir de remplir en attendant votre tour ?

CERFA 12635*5 / 2079-FCE-SD, formulaire concernant la Formation des Dirigeants d'Entreprise ?

CERFA 14884*02 / 2041-ISF-FCP, imprimé relatif à l'Impôt de Solidarité sur la Fortune ?

CERFA 10640*14 / 3666-SD, déclaration attachée aux Bénéfices Agricoles ?

Notez bien l'imprimé que vous avez complété, puis portez-le au guichet unique. Après une heure et demie de queue, rendez-vous au 21.

Mais il vous est aussi loisible de vous rendre au 16, puisqu'il est indiqué ceci sur une affichette punaisée au-dessus des piles d'imprimés : « POUR TOUTE QUESTION RELATIVE AUX FORMULAIRES, S'ADRESSER AU BUREAU 116, 1er ETAGE ».

6.

Au bureau 331, on ferme. Vous expliquez qu'il n'est que 16h14. La fonctionnaire vous demande alors d'énoncer votre question. Quand c'est chose faite, elle vous fait remarquer qu'il est 16h15. Vous

réprimez une pulsion meurtrière, mais lancez un glaçant : « Vous vous foutez de ma gueule ? » qui réussit à la déstabiliser. « Je ne sais pas, moi, peut-être qu'un certificat d'un trésorier de la DGCP ou du CICE, document que vous joindriez à votre déclaration, serait gage de votre bonne foi et augmenterait nettement vos chances d'être bénéficiaire du dispositif… ». Ayant lâché tout ça d'un seul trait, elle récupère ses clés sur la serrure et s'enfuit en réprimant un sanglot. Vous auriez bien envie de la rattraper pour lui demander à quel bureau vous adresser, mais vous vous dites qu'insister avec elle pourrait vous attirer des ennuis à court terme. Quoi qu'il en soit, vous vous sentez près du but, et c'est confiant que vous inventoriez les intitulés des bureaux du troisième étage. Vous tombez rapidement sur la DGCP. Une puissante musique électrique émane de ce bureau. Le riff de guitare, rond et plein, vous dit quelque chose. Tout cela ne paraît guère sérieux cependant, et vous vous mettez en quête du CICE, qui sera, vous n'en doutez plus, votre Saint Graal. Il vous attend au 15.

7.

Une voix chantante vous convie à entrer. C'est un bureau lumineux, orné de plantes vertes. Une femme entre deux âges est assise à un bureau et vous invite à la rejoindre d'un sourire étincelant.

Vous lui expliquez la raison de votre venue, et elle vous apprend que la solution à votre problème se trouve probablement au bureau 331, 3e étage donc. Il faut se dépêcher, car il va fermer. Foncez au 31.

Avant de prendre congé, vous pouvez aussi demander à votre conseillère la signification de l'écriteau sur la porte de son bureau. En ce cas, allez au 17.

8.

Vous n'êtes sans doute pas le héros qui pouvait mener à bien cette aventure. Nul ne peut plus rien pour vous. Adieu.

9.

Bien joué ! Cet individu louche donc il ne vous a pas repéré. Vous débouchez sur le couloir du premier étage, heureusement éclairé. Des dizaines de portes rouge grenat s'inscrivent à droite et à gauche, devant et derrière vous, le long de murs kaki. Vous courez jusqu'au bureau 116. Sur la porte, une affichette en précise les horaires : 13h-15h30 du lundi au mercredi. Coup de bol ! On est mercredi et il est 15h26. Le cœur battant la chamade, vous entrez sans frapper, appréhendant de découvrir une nouvelle file d'attente. Rendez-vous au 35.

10.

« Parfait, en ce cas portez-le au bureau 116, premier étage. Ça ferme dans 10 minutes ». Rendez-vous au 16.

11.

Le soir approche. Vous descendez les marches du Centre des Finances Publiques, avec la satisfaction du devoir accompli. Votre quête s'achève et vous êtes victorieux. Vous avez terrassé la bête, surmonté les embûches, évité les périls. Offert en victime sacrificielle au grand labyrinthe de l'Administration, vous avez su y trouver une voie salvatrice et remonter le fil jusqu'à son centre névralgique. La montagne a finalement accouché d'une souris. Vous étiez venu chercher une réponse, mais vous avez trouvé bien plus : un important dégrèvement bien sûr, mais aussi le trésor… d'une nouvelle amitié haut placée. FIN

12.

Elle ne veut rien entendre et hurle toujours. Bientôt, d’autres employés rappliquent, il est question d’appeler la police. Vous coupez court en vous éclipsant. Votre sprint dans l’escalier obscur est périlleux, mais vous vous en sortez. Vous décidez de revenir quelques jours plus tard, le temps qu’on vous oublie, et d’éviter à l’avenir le bureau 116. Ne perdez pas espoir. Reprenez les choses à zéro, c’est-à-dire au 1.

13.

Alors que vous aidez cette personne et vous échinez à faire entrer son fauteuil dans la cabine, elle cherche à sympathiser. Difficile de ne pas répondre sans se montrer désobligeant. La personne souhaite descendre, alors que vous montez, et votre courtoisie vous force à faire passer ses besoins avant les vôtres. Évidemment, au rez-de-chaussée, il faut l’aider à sortir de l’ascenseur, puis écouter poliment le long récit poignant de sa vie. Née personne de petite taille, cette personne de couleur a dû subir une intervention chirurgicale destinée à lui rallonger les jambes de plusieurs centimètres. Suite à l’échec de cette opération, elle fut condamnée à passer sa vie en fauteuil roulant, devenant ainsi une personne à mobilité réduite. Inscrite depuis lors à la Maison des personnes porteuses de handicap mental, sensoriel ou moteur, elle n’a pas su dans quelle case déclarer son allocation pour personne (…). Bravo pour cette bonne action, mais le temps passe, et votre excursion administrative est fichue. Si vous n’avez rien de mieux à faire demain, recommencez au 1.

14.

L’employée se réveille en sursaut, vous lance un regard terrifié et se met à hurler.

Vous fuyez ? Rendez-vous au 4.

Vous lui expliquez les raisons fiscales de votre venue ? Rendez-vous au 12.

15.

Vous frappez et entrez. Un homme grisonnant, absorbé par son écran d’ordinateur, un casque sur les oreilles, ne bronche pas. Et pour cause : il ne vous a pas vu entrer. Vous le saluez, faites un peu de bruit, mais rien. En désespoir de cause, vous actionnez le commutateur du plafonnier. Cette nuit d’une seconde lui fait lever les yeux : il vous aperçoit enfin, retire son casque, et vous lance un « Oui ? » rageur. « C’est la dame du 331 qui m’envoie », annoncez-vous avant d’énoncer votre demande. Il l’entend, souffle, se prend la tête entre les mains, puis vous questionne :

« Votre affaire est-elle répertoriée aux termes du dispositif de Jeune Entreprise Innovante ?

— Je ne sais pas, je suis auto-entrepreneur.

— C’est délicat… je peux vous rédiger un mot, mais je me refuse à le signer. Je veux dire que je peux vous écrire quoi mettre, et vous recopierez de votre main, joindrez cette lettre explicative au formulaire 2079-FCE-SD que vous joindrez à son tour à votre déclaration.

— Mais il me semble que les deux imprimés ne sont pas à adresser au même service... ?

— Si vous m’interrompez sans cesse, on ne s’en sortira pas ! »

Il se met à marcher de long en large dans le bureau, en proie à l’agitation. De fait, pour garder un contact visuel, vous pivotez sur vous-même, de sorte que l’écran de son ordinateur entre dans votre

champ de vision : il regardait les Reines du shopping sur M6 Replay. Une idée perverse vous vient : « Je devrais peut-être demander à la DGCP ? ». Votre interlocuteur se décompose, porte la main à ce qui lui reste de chevelure et se met à tirer dessus : « Lui ?... Mais pourquoi ?... ». Ce faisant, il lance un regard terrifié en direction du bureau 333, celui d'où provient la musique, puis se tourne à nouveau vers vous, mais son regard n'est plus le même. C'est celui d'un fou, la bave aux lèvres, qui vous ordonne : « Alors, partez, quittez mon bureau et ne revenez plus jamais ! ». Ces derniers mots se perdent dans un rire de dément. Rendez-vous au 33.

16.

Vous vous précipitez vers l'ascenseur, trop heureux de mettre un terme à une expédition qui n'a déjà que trop duré. Il est encombré : une personne à mobilité réduite bloque le passage, et plusieurs autres cherchent en vain à la contourner, sans oser lui demander de se déranger. Après tout, ça n'est que le premier étage : vous prendrez l'escalier ! La minuterie n'y fonctionne pas, et c'est malheureusement dans une pénombre sépulcrale que s'effectue votre progression vers les sommets du bâtiment. Bientôt, vous apercevez une silhouette fantomatique qui descend à votre rencontre. Qu'allez-vous faire ?

Vous vous cachez dans une encoignure ? Dans cette obscurité, vous serez invisible. Allez au 9.

Vous préférez vous en remettre au destin, et attendre de voir ce qu'il vous réserve ? En ce cas, rencontrez-le au 30.

17.

« Oh, ça ? C'est pour limiter le nombre de passages pour des demandes inappropriées… Sans cela, on ne s'en sort pas, vous savez…

À votre place, je me dépêcherai de monter au 331 ».

Vous auriez bien envie de lui rétorquer quelque chose, mais après tout cette dame a été charmante avec vous, et puis le bureau 331 ferme bientôt. Alors foncez au 31.

18.

Mal calculé : votre dernier clic fait exploser une bombe. Les enceintes résonnent du « boum » synthétique. Rendez-vous au 14.

19.

Il est un peu déçu, mais lâche un « parfait ! » du bout des lèvres. Montez au 331 en ce cas, pour toutes précisions complémentaires. Mais dépêchez vous, ca ferme à 16h15 précises, et il est 16h12. Foncez au 31.

20.

C’est dégueulasse. Mais à quoi d’autre vous attendre ? L’aventure continue du 22 au 29, au choix, moins les bureaux que vous avez déjà explorés.

21.

Vous n’en pouvez plus. Votre teint est écarlate, votre chemise est trempée. C’est à peine si vous vous remémorez les termes de votre question quand vous parvenez ci-devant la fonctionnaire, laquelle pose sur vous un regard blasé… Vous tendez en tremblant votre ticket n°21, moite et froissé, ce sésame dont vous attendez tant. Le téléphone sonne, elle décroche. Sa collègue au bout du fil lui demande quelque chose auquel elle répond, après quoi elles évoquent leur dernier week-end. Quelques minutes s’écoulent. Quand votre hôtesse se tourne enfin

vers vous, c'est pour vous annoncer sur un ton incisif : « C'est l'heure de ma pause, une collègue vient s'occuper de vous ». Elle s'éclipse et vous laisse seul. Des contribuables grognent dans votre dos. La remplaçante rapplique en effet. Vous n'en pouvez plus et prenez l'initiative de l'échange : « Je voudrais simplement savoir si, en tant qu'auto-entrepreneur, je peux prétendre au crédit d'impôt pour dépenses de formation du dirigeant d'entreprise. J'ai là ma déclaration fiscale détaillée avec notamment le nombre d'heures… ». Elle vous interrompt sans ciller, lorgnant vers ses ongles vernis : « Avez-vous complété le formulaire obligatoire 2079-FCE-SD ? »

Si c'est le cas, allez au 10.

Sinon, allez au 34.

22.

Ce bureau est fermé, et rien n'est indiqué sur la porte. Faites un autre choix, de 23 à 29.

23.

Vous frappez, avant de risquer un coup d'œil à l'intérieur. C'est une sorte de salle de réunion, vide. Une cafetière oubliée sur une table contient un vestige de café froid. Allez-vous le boire ? En ce cas, rendez-vous au 20.

Sinon, poursuivez votre errance, en essayant un autre bureau parmi ceux qu'il vous reste à découvrir, de 22 à 29.

24.

Il s'agit des toilettes du personnel. Utilisez-les si besoin avant de poursuivre votre exploration furtive, au choix de 22 à 29, moins les portes déjà ouvertes.

25.

Des rires sonores proviennent de derrière cette porte. On peut y lire « Secteur d'Assiette des Impôts Directs ».

Cela vous inspire-t-il ? Si c'est le cas, rendez-vous au 32.

Sinon, continuez votre course vers la gloire ou bien la ruine, au choix de 22 à 29, moins les lieux déjà découverts.

26.

Vous tombez sur le local du service d'entretien : seaux, balais-brosses, serpillières, détergents, aspirateur industriel y sont entreposés.

Si vous refermez la porte pour tenter de trouver mieux, faites un autre choix, de 22 à 29, moins les lieux déjà explorés.

Mais si vous estimez que vous transformer en homme d'entretien est une bonne couverture pour espionner l'activité de l'étage et y débusquer le bureau le mieux à même de répondre à votre demande, enfilez vite votre nouvelle panoplie, endossez cette identité inattendue, munissez-vous de l'attirail du parfait agent de surface et allez exercer votre nouveau talent au 2.

27.

Ici, on s'affaire. À peine avez-vous mis un pied à l'intérieur de ce bureau que vous êtes frappé par l'ambiance de fourmilière qui y règne. Un quarteron de fonctionnaires bientôt en retraite trie frénétiquement d'imposantes piles de dossiers classés par couleurs. Chacune dispose d'un pupitre individuel et semble obéir aux directives d'un homme qui court de l'un à l'autre. Vous demeurez quelques instants à observer ce manège à donner le vertige, mais comme on vous ignore, vous vous placez en travers du passage du cadre administratif. Il vous toise alors

durement, et vous saisissez cette occasion pour formuler votre requête : « J’ai une question relative à… ». Avant que vous n’ayez pu terminer, l’homme vous arrache des mains votre imprimé, qu’il pose aussitôt sur l’une des piles, correspondant à sa couleur. « Vous aurez une réponse sous huitaine par voie postale ! » vous lance-t-il péremptoirement. Vous esquissez alors un pas vers la pile, caressant l’espoir un peu fou de récupérer votre formulaire et d’aller porter votre détresse ailleurs, mais le regard scandalisé que vous lance le fonctionnaire en assumant désormais la noble charge vous en dissuade.

Comme vous le supputiez, deux semaines plus tard vous comprenez que votre formulaire est malheureusement à jamais égaré dans des tréfonds insoupçonnés. Recommencez au 1.

28.

Quelques lettres ornent cette porte. Elles forment le mot « ACCUEIL », mais une affichette est scotchée juste en dessous : « Ne pas déranger ». Que faire ?

Vous frappez ? Allez au 7.

Vous allez voir ailleurs ? Choisissez en ce cas un autre bureau, de 22 à 29, à l’exception bien sûr de ceux auxquels vous vous êtes déjà présenté.

29.

Au fronton de cette porte, des lettres rouge sang en Arial 72 gras et souligné indiquent « Vous qui entrez ici, abandonnez toute animosité à l’encontre de nos services ». Sur la porte, il est inscrit « Règlement des contraventions ». Souhaitez-vous vraiment pénétrer en ces lieux ?

Finalement non ? Alors faites un autre choix, de 22 à 29.

Bien sûr que oui ! En ce cas, votre destin est scellé, et c’est au 8.

30.

Vous souriez à l’individu qui fond sur vous : « Bonjour Monsieur, je cherche le bureau 116… ». Il vous interrompt sur un ton peu amène : « Que faites-vous ici ? Qui vous a dit de passer par-là ? L’escalier est en travaux et interdit au public ! ». Apparemment, il est pourtant descendu sans problème… Bref, vous faites demi-tour, attendez dix minutes devant l’ascenseur, vous élevez enfin de 4 mètres, et parvenez au bureau 116… fermé. Revenez le lendemain pour reprendre cette aventure au 1.

31.

Une personne à mobilité réduite qui s’avère être aussi une personne de couleur, tout en restant elle-même, peine à entrer dans l’ascenseur.

Voulez-vous l’aider ? En ce cas allez au 13.

Mais si vous vous dites qu’elle y sera encore à votre retour et que vous l’aiderez à ce moment-là, quitte à lui passer devant tout de suite pour profiter de l’ascenseur, c’est au 6. Il y a l’escalier sinon… toujours au 6.

32.

Un type en costume cravate est affalé sur un bureau, susurrant quelque chose à la Deuxième Classe sémillante qui y est assise et vous fait mystérieusement penser à une volaille multicolore. Alors que vous pénétrez dans les lieux, l’homme se redresse et réajuste sa mise, lançant à la miss : « Alors, Géraldine, le dossier est-il prêt ? ». La volaille se lance dans une frappe fiévreuse qui semble soudain l’absorber. C’est le bon moment pour poser votre question :

« Bonjour, excusez-moi, je ne sais pas si on m’a envoyé vers le bon

bureau, mais voilà : ai-je droit, en tant qu'auto-entrepreneur, au crédit d'impôt relatif aux dépenses de formation des dirigeants d'entreprise ?

— Êtes-vous dirigeant d'entreprise ? interroge le gradé.

— Auto-entrepreneur, vous répétez-vous.

— Alors, je ne sais pas. Il faut demander au troisième. Vous avez rempli votre 2079-FCE-SD, au moins ? »

Si c'est le cas, allez immédiatement au 19.

Sinon, c'est au 36.

33.

Vous frappez au bureau du Directeur Général de la Comptabilité Publique. Mais est-ce bien utile ? Comment pourrait-il vous entendre avec en fond sonore ce brouhaha ? Vous ouvrez la porte. Un homme grisonnant se tient debout sur son bureau, jouant de l'air guitare en se dandinant. Posée sur un coin du meuble, une chaîne hifi flanquée de deux énormes enceintes crache ses riffs de plomb. Il écoute du Pantera, c'est incroyable… Le directeur, ou qui que ce soit, vous a vu entrer ; il vous sourit et vous salue en faisant le signe des cornes. Il porte un t-shirt Black Sabbath et une croix renversée pendouille par-dessus. Après avoir baissé le volume, il descend d'un bond de son perchoir, se rétablissant lourdement.

« Waouh, quel trip ! Qu'est-ce que je peux faire pour toi, *brother of metal* ? »

Après tout ce que vous avez surmonté, vous n'êtes plus à ça près. Vous posez donc votre question une énième fois.

« C'est quoi ces conneries ? Laisse tomber. Tiens, fais comme moi ! »

Il s'élance soudain en ricanant vers la fenêtre, l'ouvre grand, et hurle à l'adresse des passants dans la rue en contrebas : « *One, two,*

fuck you ! ». Il joint le geste à la parole en agrémentant sa performance d'un doigté d'honneur général. Plié de rire, il referme la fenêtre et se tourne vers vous :

« Dis-moi, tu aimes Pantera ?

— Oui, assez, mais je viens pour…

— Parfait. Réponds à ceci à présent : quel est ton album préféré de la bande à Dimebag (R.I.P.) ? »

Vous tentez un « celui-là ! » en pointant du menton la direction de la chaîne, d'où la musique retentit toujours.

« Bonne réponse ! Bravo ! Je l'adore aussi ; d'ailleurs, je l'écoute tous les jours au bureau. Bon, qu'est-ce que je peux faire pour toi ? Tu veux une bière ? »

Sans attendre votre réponse, il sort une bouteille d'un petit frigo, la décapsule avec les dents et vous la tend. Vous l'attrapez d'une main tremblante et explicitez votre situation.

« Écoute, mon pote, tu ne vas pas me bassiner avec tes conneries. Fais comme moi : à ton avis, combien je déclare de revenus, moi, pour ne pas être enquiquiné ? »

Si vous en avez une idée, rendez-vous au numéro qui correspond au montant ; sinon, jetez-vous par la fenêtre.

34.

Vous avouez votre omission. Elle s'insurge : « En ce cas, que comptiez-vous que je puisse faire pour vous ?! ». Pointant un doigt accusateur et manucuré vers une table longue sur laquelle sont alignées des piles d'imprimés, elle ordonne : « Allez-y immédiatement, puis reprenez la file ! ».

Penaud et sous le choc, vous vous exécutez au 5.

35.

Le bureau est désert. Vous y entendez un râle étrange, entrecoupé d'un sifflement. Vous approchez du guichet, d'où provient le bruit. Derrière un large écran plat, vous découvrez une contractuelle avachie sur son clavier. Elle n'est pas morte puisqu'elle ronfle faiblement. Vous vous raclez la gorge à plusieurs reprises, mais il ne se passe rien. Vous jetez un œil en direction de l'écran : l'appareil est en veille. Prenant votre courage à deux mains, vous en réservez une pour donner une infime impulsion à la souris. L'écran de veille laisse place à un champ requérant un mot de passe. Vous apercevez alors un post-it jaune collé sur un bord du clavier, avec cette inscription manuscrite : « mot de passe : 4-3-2-1-0 ». Avant de commettre l'irréparable, vous hélez une dernière fois la fonctionnaire, mais en vain. Alors vous entrez la combinaison secrète au moyen du clavier numérique, puis validez. Une fenêtre du Démineur apparaît. La partie est en cours, presque finie même. Vous étudiez quelques instants les petites cases, et vous comprenez comment gagner en quatre clics bien sentis.

Vous tentez le coup ? Rendez-vous au 18.

Vous n'y tenez plus et allez secouer cette immonde larve qui prétend servir l'Administration Fiscale de votre fière patrie ? Rendez-vous au 14.

36.

Vous faites non de la tête. L'homme devient tout rouge et s'écrie :

« Mais que voulez-vous qu'on fasse pour vous, alors !? Vous reviendrez demain, parce qu'il est trop tard à présent.

— Trop tard ? Mais il est à peine 16h passées, plaidez-vous.

— Justement ! On ferme. On a assez de travail comme ça, nous !

— Pouvez-vous au moins me laisser le bon imprimé, je gagnerai du

temps la prochaine fois…

— En nous faisant perdre le nôtre dès à présent ? Non ! Pas de passe-droit ici, Monsieur. Vous ferez la queue comme tout le monde, à l'accueil du rez-de-chaussée. Bonsoir ! »

Le lendemain, si vous n'avez rien de mieux à faire, recommencez au paragraphe 1.

Les auteurs :

Christine S. Moiroux

Hier, Christine Moiroux Sedraine, anthropologue-voyageuse militait en publiant aux éditions l'Harmattan les récits de vie de *Trois Tibétains en exil*.

Aujourd'hui, la professeure de français langue étrangère et poète, termine avec ses amies peintre et traductrice du Japon *Échos*, *Kodama*, livre d'art, peinture traditionnelle et poésie française traduite en japonais (en ligne sur Lulu.com).

Bientôt ses lecteurs pourront découvrir *Album*, un recueil de poésies en prose qui en images content des voyages en Amérique centrale et en Asie ainsi que *Tu seras la mère*, des portraits de vies de femmes.

Sur *http://short-edition.com/* Christine S. Moiroux poste des nouvelles, elle est lauréate du prix d'automne 2014 avec le texte *Il suffisait de presque rien*.

Elle a aussi en préparation un roman policier mêlé d'une romance au XVIIème siècle intitulé *Enlèvement à Venise*.

Aurélien Terrible

« Impossible de décrotter ses bottes rouges et noires, les cours de récréation passèrent à coups de franches bastons, de rouerie et de câlins avec Ferdinand et Dante... Par la suite, s'amoncelèrent les

prétentions romancières et poétiques courant toujours plus vers les échecs. Il passa par la peinture, la sculpture, le cinéma et la photographie sans jamais se couper de la plume. C'est un peu par erreur qu'il réussit à terminer une nouvelle fignolée... de l'asphalte et la rigole... : *Bien à vous*. »

Claire Larquemain

Claire Larquemain est cette blonde qui pense, mais que le dimanche. Elle partage ainsi un texte chaque semaine sur son blog. Textes courts, nouvelle ou prose poétique, écrire est pour elle une pulsion irrésistible. À son actif plusieurs publications dans des revues littéraires, numériques et papier et dans le livre *Elles écrivent... Elles vivent ici en Normandie* aux éditions Les Tas de Mots.

http://www.blondethinking-on-sundays.com

Le Golvan

Est la tête chercheuse d'un autre, plus complet. N'a pas de bio. Est tout de même né, notamment en 1971. Fréquente les bonnes revues, notamment Squeeze. A aussi commis dans quelques mauvaises, notamment…

Ecrit avant tout : roman, poésie, nouvelle, théâtre. Publie parfois : *Dachau Arbamafra* (Les doigts dans la prose), *Reste l'été* (Flammarion), *TARAVANA* (L'Echappée Belle), *Alyah* (Alna). Lit impitoyablement. Se tait lorsqu'il n'a rien à dire.

Un lien : *http://nicolas-legolvan.iggybook.com/fr/*

Marlène Tissot

Marlène Tissot est née par accident, vit dans la Drôme, dort très mal, écoute beaucoup de musique, n'y comprend pas grand-chose à la vie.

Elle écrit depuis qu'elle est toute petite, pour colmater les brèches, remplir les blancs, colorier les images… Elle est l'auteur de *Celui qui préférait respirer le parfum des fleurs* aux éditions de La Vachette Alternative, un *booklet* poétique hommage à Elliott Smith, ainsi que d'un recueil intitulé *Nos parcelles de terrain très très vague* paru aux éditions Asphodèle en 2010 et d'un roman en 2011, *Mailles à l'envers* disponible chez les éditions Lunatiques. Ses nouvelles et poèmes paraissent régulièrement en revue depuis une dizaine d'années.

Emmanuel Ardichvili

Emmanuel Ardichvili est architecte système dans une grosse multinationale de la microélectronique (bref, il bosse pour la *Matrice*). Grand admirateur des nouvelles fantastico-réalistes de Dino Buzzati, il est aussi un lecteur avide de science-fiction. Son premier roman : *La Tour*, destiné aux préadolescents, appartient à ce genre et vient de sortir aux éditions Sombres Rets :
Un lien : *http://sombres-rets.fr*

Camille Leloup

Camille Leloup a fait ses études en Écosse, en Belgique et en Espagne. Elle est éducatrice spécialisée, ambulancière, formatrice de premiers soins et elle a deux enfants avec qui elle parle en langue des signes. Elle déteste faire la cuisine et sortir de son lit ; néanmoins, si elle n'est pas sous la couette c'est qu'elle est sous une aurore boréale ou en plongée sous-marine. Elle aime la bière, voyager, dessiner et écrire, des tonnes de nouvelles et des romans. À part ça ? Non, on ne voit pas !

Véronique Gault

Issue d'une famille de journalistes où l'écriture et la lecture ont été un bain de jouvence plus bénéfique que du lait d'ânesse. Née en 1957, grand-mère peu recommandable. Promenades récurrentes sur la lame du rasoir. Troisième prix des nouvelles policières *Les mines noires* en mars 2015. Finaliste du concours Paris Polar 2014. Une nouvelle en lecture en mars 2015 dans le cadre de la semaine de la langue française et de la francophonie, organisée par Anagramme. Trois nouvelles publiées dans le cadre du concours Bibliopolis 2014, dans la revue *Arsène* et dans l'anthologie *Histoires étranges* (Concours Fièvre rouge - Editions Lominy Books Floride) (parution été 2015).

Antonin Crenn

Antonin Crenn a 27 ans. Il vit à Paris. Il a publié quelques nouvelles depuis 2014, dans les revues *La femelle du requin*, *L'ampoule, Glaz !* et *Ce qui rest*e. D'autres textes ainsi que ses photos sont visibles sur son blog :
http://www.antonincrenn.com

Hugo Drillski

Éditions :
- *Rêvechmar* (nouvelle), revue Corbeau, à paraître.
- *Fourreurs Nés*, (roman), Tabou Édition, 2015.
- Diverses nouvelles dans la revue *Le Cafard Hérétique.*

Divers :
- Co-fondateur de la revue *Cohues* et rédacteur en chef durant les 6 premiers numéros.
- Page Facebook communautaire de partage d'œuvres littéraires gratuites *Contenu Explicite* :
https://www.facebook.com/contenuxplicite?fref=ts

Julien Boutreux

Totalité dans les limbes d'avant l'Être / jonction de deux flux / fut cellule, puis cellules / contenu amphibie d'une matrice / cri dans l'air corrosif / animal ignare / *parlêtre* / aujourd'hui carcasse pensante / cherche à infléchir la ligne droite du réel / bientôt plus qu'un moi amoindri / sera légume / enfin compost. Témoignages de ces incarnations successives dans les revues *Ce qui reste, Traction-brabant, L'Ampoule, Paysages écrits, Lapsus, 17 secondes, Les Tas de mots, Comme en poésie, Journal de mes paysages, Microbe*…

L'oiseau de pierre, poème à paraître fin 2015 (La Porte).

Ours

Rendez-vous à l'automne 2015 pour le prochain numéro

Retrouvez toutes nos publications sur :
www.revuesqueeze.com

Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Lucie M., Pascale C.
Comité de lecture : Antonella F., PGR, Amélie D. Olivier G., Céline C., Renaud V.
Conception multimédia : Bérénice Belpaire
Maquette : Éfélyd
Couverture : Éfélyd

Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014
ISBN : 979-10-92316-09-4

Dépôt légal : Juillet 2015

Avec le soutien de 

www.laregion.fr/22-culture-et-patrimoine.htm